

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

société d'Histoire locale



nouvelle série n°5 1988

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Nouvelle série n° 5 - 1988

SOMMAIRE



TRAVAUX ET RECHERCHES

- * Histoire des jardins ouvriers et des maisons
ouvrières à Sceaux Jacqueline COMBARNOUS p. 3
- * Florian à Sceaux Thérèse PILA p. 18
- * Les métiers exercés à Sceaux
au XVIII^e. siècle - le village - Françoise PETIT p. 36

VISITES

- * Château du Marais, St Sulpice de Favieres et
Château de Courson Micheline HENRY p. 66
- * Centre de Documentation du
Musée de l'Ile de France Micheline HENRY p. 74

VIE DE L'ASSOCIATION

- * Assemblée Générale du 12 mars 1988
Rapport d'activités 1987 Françoise PETIT p. 78
- * Adieu à Hélène Frémont Colette MEUVRET p. 84
- * Monsieur André Rambaud p. 85

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice du publication : Françoise Petit
Composition : Viviane Monvoisin, Bibliothèque Municipale de Sceaux
Mise en page : Arturo Tejero
Impression : La nouvelle impression scéenne
4, rue Pasteur
92330 SCEAUX

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**
Bibliothèque Municipale
7, rue Honoré de Balzac
92330 SCEAUX

Le bulletin est servi à tous les adhérents
cotisation : 70 F individuelle
100 F par couple

AMIS DE SCEAUX : Membres du bureau :

Présidente : Françoise Petit
Vice-Présidents : Bruno Philippe et Jacqueline Rambaud
Secrétaire générale : Thérèse PILA
Secrétaire générale adjointe : Micheline Henry
Trésorière : Jacqueline Combarnous

Membres du Conseil d'Administration : Jean-Pierre Allardi, Jeannette Beaugrand, Ginette Bidaut, Annick Bourdillat, Jean Chevrier, Simone Flahaut, Martine Grigaut, Claude Bunot-Klein, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Sylvie Osorio-Robin, Jane Quentin, Geneviève Rocquemont, Monique Saunois, Jacques Steverlynck, Geneviève Streit.

TRAVAUX ET RECHERCHES



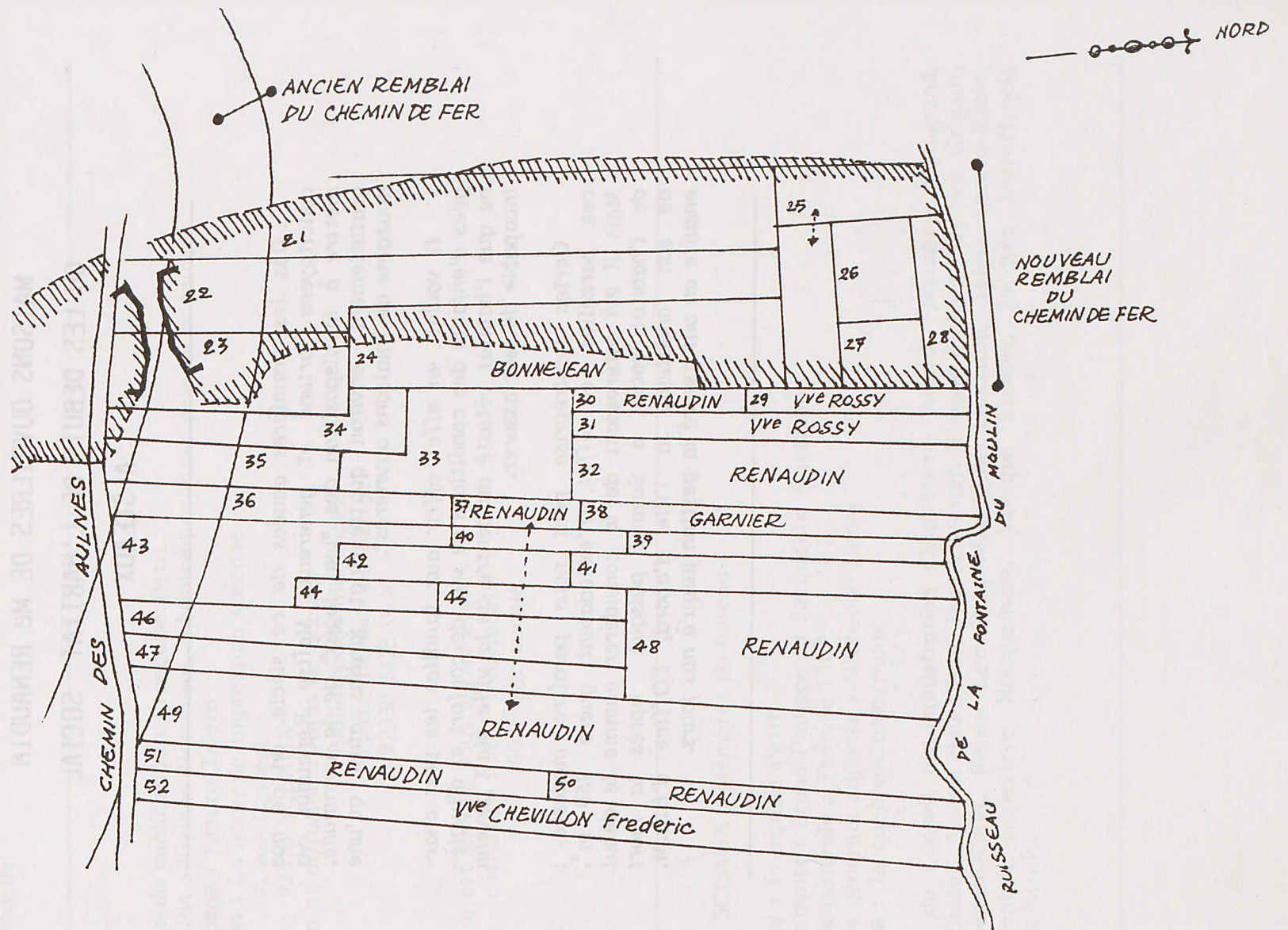
HISTOIRE DES JARDINS OUVRIERS ET DE
MAISONS OUVRIERES DE Me RENAUDIN
OU LES DEBUTS DE L'HABITAT SOCIAL
A SCEAUX

Dès les premières années de ce siècle, un de nos concitoyens fortuné et généreux, Maître Renaudin, va mettre à la disposition des "mal logés" de la commune, gratuitement, environ quatre-vingt jardins ainsi qu'une douzaine de "maisons ouvrières".

Il voulait en effet offrir aux familles les plus chargées d'enfants des conditions de vie, de confort et d'hygiène que l'habitat vétuste du centre de la ville était devenu incapable de leur assurer.

Certes l'entreprise peut nous paraître modeste ; ces parcelles, en effet, n'excédaient guère 150 m². Mais il est intéressant de la considérer comme le début de l'habitat social à Sceaux puisque après la mort de son fondateur, la Ville d'abord, l'Office d'H.L.M. ensuite en ont assuré la gestion jusqu'à nos jours.

D'APRES L'ANCIEN CADASTRE DE 1901



D'APRES L'ANCIEN CADASTRE DE 1901

A l'automne de l'année 1900, Me Renaudin, notaire à Sceaux, faisait l'acquisition d'un terrain de 5000 m², entre le Chemin des Aulnes et le ruisseau de la Fontaine du Moulin, devenu aujourd'hui l'Avenue Jean Perrin. A l'ouest, quelques parcelles le séparaient du nouveau remblai du chemin de fer de Sceaux ; à l'est, s'étendaient d'autres parcelles plus longues, qui formaient le quartier des Bas-Coudrais.

C'était la première étape de la Fondation Renaudin des Jardins Ouvriers de Sceaux.

Auparavant, Me Renaudin, qui avait perdu sa femme prématurément en 1893, et qui restait sans héritier, avait créé en 1895 l'Hospice Sainte Marguerite, établissement qui, selon les vœux de la défunte, était destiné à héberger les gens âgés et sans ressources, et qui continuait l'oeuvre charitable des Filles de la Charité que Mme Colbert, à la fin du 17^e siècle, avait déjà dotée dans le même but.

La création des "Jardins Ouvriers", qui s'inspirait des idées de réforme sociale du 19^e siècle, débuta en 1896 à Hazebrouck, dans le Nord, sous l'impulsion de l'Abbé Lemire, qui fonda la "Ligue du coin de terre et du foyer". Cette association, qui dura jusqu'à l'entre-deux guerres fut mêlée aux mouvements sociaux qui furent à l'origine des *Habitations Bon Marché* et plus tard des *cités-jardins* d'Henri Sellier. C'était un mouvement actif à l'échelon national, puisqu'en 1904, on recensait 135 jardins ouvriers disséminés dans les principaux centres industriels du pays.



Coll. J. Quentin. Les premiers jardins dans un paysage encore agreste.

L'attachement à la terre était une de ses composantes, mais aussi, sous l'influence des Hygiénistes, l'idée qu'il fallait procurer aux familles pauvres le grand air et une alimentation saine, pour combattre les fléaux de la tuberculose et de l'alcoolisme. Enfin aussi, un désir de contribuer à la *paix sociale*, puisqu'il proposait un idéal de fraternité et de solidarité, et que les *distractions saines* ainsi offertes diminueraient d'autant, pensait-on, les heures passées au cabaret.

Le terrain des Aulnes était constitué d'anciennes parcelles longues qui n'avaient pas grande valeur marchande à la fin du siècle, car elles étaient situées à la périphérie de l'agglomération, dans un endroit probablement humide en bordure du ruisseau. D'autre part, pendant un demi-siècle, le remblai du premier chemin de fer de Sceaux avait empiété sur la partie sud du terrain, longtemps privée de culture et de soins.

Néanmoins, le vallon était charmant, planté de lilas devenus sauvages, à proximité des pépinières des anciens Champs Girard, et face au coteau verdoyant de Fontenay-aux-Roses.

Le terrain fut divisé en parcelles égales d'environ 150 à 200 m². Encloses de treillages, elles furent confiées gratuitement à des familles ouvrières chargées d'enfants, qui devaient en avoir la jouissance jusqu'à leur mort.

Me Renaudin fut un philanthrope à la manière des *Catholiques sociaux* qui avaient lancé au 19^e siècle leur projet de réforme sociale, de recherche du bien-être des hommes dans le cadre de l'Eglise et de la famille. Mais il sut être aussi un organisateur. Un règlement fut instauré, sous forme d'un contrat* que signait chaque tenancier ; les bénéficiaires, élus par tirage au sort parmi ceux qui avaient le plus grand nombre d'enfants, recevaient, en même temps que la clé du jardin, une bêche, un rateau, un arrosoir et les premières semences nécessaires. Un puits de 37 m de profondeur fut creusé pour l'arrosage. Mais la vente des légumes était interdite sous peine d'expulsion, et les produits de la culture devaient être réservés uniquement à l'alimentation familiale.

*A défaut d'un modèle de ce contrat, qui semble introuvable en l'état de nos recherches, le terme que l'on rencontre le plus souvent sous la plume de l'historien de Sceaux, Mr Séris, ou dans les comptes rendus de presse de l'époque, est celui de *jouissance viagère*.

Mais la réussite de ces *Jardins Ouvriers* de Sceaux est due, pour une bonne part, à l'idée qu'avait eue Me Renaudin de nommer un directeur de culture, Mr Curé, qui était par ailleurs secrétaire du syndicat des maraîchers de la région parisienne. Mr Curé devait aider de ses conseils les tenanciers qui, n'étant pas d'origine paysanne, n'avaient pas forcément les connaissances nécessaires, au départ, pour cultiver la terre.

Il y eut, dès le début, beaucoup plus de postulants que de jardins à attribuer. Les critères de choix des tenanciers étaient en harmonie avec les idées de l'époque ; ils furent choisis impérativement non seulement parmi les familles nombreuses, (de 6 à 8 enfants), mais parmi celles que la Commission jugeait les plus *méritantes*.

Sceaux, ville industrielle ?

C'est certainement beaucoup dire. Mais dans cette petite ville qui dépassait à peine 4000 habitants au début du siècle, existaient deux *entreprises* d'une certaine importance : **l'Imprimerie Charaire et la Carrosserie Boulogne.**

L'Imprimerie Charaire avait été reprise en 1876 d'une affaire artisanale et se trouvait, au début du siècle en plein essor, avec un personnel avoisinant 300 personnes (près de 500 vers 1910, selon Sérès). Les ouvriers du livre étaient parmi les mieux payés de l'époque, et une société de secours mutuels apportait son aide en cas de maladie.

La carrosserie Boulogne, installée elle aussi dans le centre de la ville, sans doute à l'emplacement du cinéma actuel, faisait travailler une cinquantaine d'ouvriers.

Il y avait donc à Sceaux une population ouvrière, mais l'habitat social n'existait pas encore. On trouvait des logements collectifs, qui avaient été créés dans d'anciennes fermes transformées en habitat urbain, c'est-à-dire qu'elles avaient été subdivisées en appartements sans confort, engendrant le surpeuplement dans des pièces étroites et mal aérées.

Si l'on pense qu'à cette époque, les horaires journaliers étaient de 10 heures, sans congés payés, on comprend mieux l'idée généreuse de Me Renaudin d'offrir aux familles les plus nombreuses la possibilité de cultiver un jardin qui aurait plusieurs avantages, le potager pour l'alimentation familiale, les fleurs pour le plaisir, et le plein air pour les enfants et les parents.

Chaque jardin, enclos d'une palissade, possédait une tonnelle avec un petit jardin à fleurs. La surface restante était réservée aux plates-bandes de légumes et aux arbres fruitiers. Une fois l'an, une commission compétente venait inspecter les jardins et attribuait une récompense aux mieux tenus, sous forme de médailles, de diplômes, ou, pour les plus *méritants*, d'un livret de caisse d'épargne. (On ne nous dit pas la somme).

C'est ainsi que, de 24 jardins en 1901, l'ensemble passait à 35 jardins en 1903. Dans un premier testament rédigé cette année là, Me Renaudin nous dit : *J'ai aussi fondé à Sceaux l'oeuvre essentiellement philanthropique des Jardins Ouvriers, voie des Aulnes. Ces jardins au nombre actuel de 35 sont en pleine prospérité et l'oeuvre donne d'excellents résultats à tous points de vue. Je désire beaucoup qu'elle soit continuée et perpétuée en souvenir de ma bien chère femme. J'affecte à cet effet une rente perpétuelle de mille francs par an dont les arrérages serviront à l'extension de l'oeuvre : achat de semences, outils, engrais, rémunération des collaborateurs si dévoués, distribution de récompenses et de médailles après l'avis d'une commission à désigner annuellement par la Société Nationale d'Horticulture dont je fais partie. Le surplus s'il y a lieu sera capitalisé pour permettre de payer les dépenses d'amélioration ou d'augmentation de jardins si c'est possible de façon à assurer la vitalité de cette oeuvre si intéressante ...*



Sceaux. — Entrée des Jardins Marguerite Renaudin.
Vérier, Édité. à Sceaux.

Admirons au passage comment la générosité de Me Renaudin transparaît au travers de sa prose notariale...

Une chaussée empierrée, large d'1,50 m, avait été construite du Chemin des Aulnes jusqu'au ruisseau (sans doute l'actuelle allée Jean Barral), sur laquelle s'ouvraient une partie des jardins, l'autre partie donnant sur la voie des Aulnes. Un portail cintré, en treillage de bois, signalait l'entrée de la Fondation.

Grand-messe à l'église Saint Jean-Baptiste, fanfare, discours officiels du Maire de Sceaux et des représentants de la Fédération Nationale des *Jardins Ouvriers* qui se déplaçaient de Paris ou d'ailleurs pour venir admirer les jardins du Chemin des Aulnes. Au milieu des petites filles vêtues de blanc, des guirlandes de fleurs, des drapeaux tricolores, ces personnalités célébraient avec lyrisme l'idéal de fraternité et de solidarité qui animait toutes les personnes qui se dévouaient pour l'oeuvre. On y évoquait la santé, le bonheur dans ce paradis terrestre offert aux ouvriers.

En même temps, un grand effort pédagogique était entrepris pour introduire des semences nouvelles (chou de Chine, pommes de terre d'Uruguay, plantes médicinales). En 1907, fut publié un livre d'horticulture, qui avait pour titre les *Jardins Ouvriers*, rédigé avec les conseils de M. Vilmorin-Andrieux, qui donnait des idées de plantation pour petits jardins, mêlant légumes, fleurs et arbres fruitiers, et proposant des plans de plantation pour les diverses plates-bandes. On y trouve entre-autres ce conseil : *Il ne doit jamais y avoir un espace libre dans le jardin potager pendant la belle saison.*



Une des maisons ouvrières telles qu'on peut les voir aujourd'hui.

Les Maisons Ouvrières

Mais Me Renaudin ne s'arrêta pas là.

En 1905, la première maison ouvrière fut construite et offerte en jouissance jusqu'à sa mort à Mr Séjourné, ouvrier jardinier chez Mr Nomblot, pépiniériste à Bourg-la-Reine. (dont l'entreprise existe toujours sous ce nom).

L'heureux élu avait été jugé digne d'intérêt par la commission chargée de délivrer les récompenses, et il avait sept enfants. Il devait, en contre-partie, donner un dimanche par mois des cours d'arboriculture et de taille des arbres fruitiers aux autres tenanciers.

Cette première maison, comme les suivantes, était bâtie selon le plan modèle de la maison ouvrière présentée à l'Exposition d'Hygiène de 1905 au Grand Palais. Elle se composait d'un rez-de-chaussée de quatre pièces, sans étage, mais surélevé, avec un perron de six marches en pierre, sur un vaste sous-sol qui devait servir de buanderie, de cave à charbon ou à bois, et qui comportait un coin d'atelier.

Les comptes rendus de la presse de l'époque décrivent avec lyrisme les planches bien tenues où, haricots, carottes, salades, petits pois, fraises et melons se mêlaient aux roses trémières et aux dalhias. Des arbres fruitiers avaient été plantés, et les enfants, au retour de l'école, pouvaient cueillir à la belle saison, les cerises, les pommes, ou les poires sur les espaliers.

Dans un livre écrit en 1923 sur les Jardins Ouvriers, Mr Georges Picot, Secrétaire de la "Ligue du Coin de terre et du foyer", nous dit : *A la masse de ceux pour qui le manque de ressources ne permettent point de se fixer, le jardin ouvrier permet la jouissance d'un coin de terre, et la tonnelle, l'illusion d'un foyer .*

L'acquisition de nouvelles parcelles par Me Renaudin fut progressive. Les postulants devaient s'inscrire à la mairie. Avec la terre, étaient mis à leur disposition les outils et les semences, ainsi que les leçons de jardinage assurées par Mr Curé.

Les tenanciers choisis étaient en majorité des ouvriers typographes de l'Imprimerie Charaire, mais également des artisans : menuisiers, charrons, carrossiers, plombiers, maçons, quelques fonctionnaires comme les sergents de ville, ou des ouvrier jardiniers employés par les nombreux horticulteurs des alentours.

En octobre 1907, l'oeuvre fut consacrée officiellement par le Préfet de la Seine, Mr de Selves, à l'occasion de l'inauguration des nouvelles écoles communales. Les discours prononcés ce jour-là, devant les bénéficiaires des jardins, le Président du Conseil Général, les élus de la Municipalité et la presse parisienne et régionale, parlèrent du bien-être de la classe ouvrière, et ne furent pas avares d'aphorismes du genre : *l'ouvrier qui travaille son jardin ne va plus au cabaret ...* Il fut question d'harmonie sociale, de l'association du capital (la terre), du travail, et de l'intelligence (les cours d'horticulture). Remarquons au passage, qu'après dix heures de labeur quotidien, le travail au jardin qui était offert à ces ouvriers était considéré comme une *distraktion saine*.

La Presse parla de ce *vallon délicieux, joli, frais, coquet et bucolique ...*

L'oeuvre de Me Renaudin, bien gérée, va prospérer d'année en année, atteignant en 1910 le nombre de 80 jardins, accompagnée d'une école d'arboriculture et de taille d'arbres fruitiers. Il avait institué une fête annuelle, le 30 août, jour de la Saint Fiacre, patron des jardiniers, qui rassemblait toute la population des jardins ouvriers, parents, enfants, familles et amis et au cours de laquelle la Commission d'Horticulture distribuait les récompenses, et qui était célébrée avec solennité.



La cuisine était équipée d'un évier et d'un fourneau et servait de salle à manger. On prenait l'eau au puits ou à la fontaine située près du chemin de fer (et qui a maintenant disparu).

Les trois autres pièces servaient de chambres : deux pour les enfants, garçons et filles séparés, et la troisième pour les parents. Une canalisation d'égout fut construite, sans doute jusqu'au ruisseau, pour évacuer les eaux de l'évier et de la buanderie. Il existait une installation sanitaire sommaire, mais saine, de W.C. à l'extérieur de la maison, reliée à une fosse. Une fontaine, située rue des Aulnes, près du remblai du chemin de fer, leur fournissait l'eau potable.

Bâtie en pierre meulière et en brique, coiffée de tuiles, cette maison, bien que petite pour abriter une famille nombreuse, était saine et aérée et permettait à ses habitants de vivre dans un certain confort.

Le sol des chambres était en pin, la cuisine était carrelée de tomates rouges. Les chambres possédaient une cheminée, le fourneau chauffait la cuisine-salle à manger.

Elle répondait aux prescriptions d'hygiène et offrait l'air pur, la lumière et le soleil. C'était bien là ce que souhaitait Me Renaudin dans son testament : *Je voudrais aussi penser à l'oeuvre des habitations ouvrières à bon marché régie par la loi du 30 novembre 1894.* Je suis frappé et peiné des logements insalubres et malsains occupés par des familles ouvrières. Je veux remédier dans la mesure de mes forces à un état de choses lamentables qui entraîne des maladies, outre la promiscuité regrettable qui existe dans ces habitations .*

On y trouve plus loin cette phrase : *Cette maison ne fera pas l'objet d'un don mais bien d'une récompense.*

En juin 1906, une délégation de la Société d'Economie Sociale, dont on célébrait le centenaire, venait visiter, en compagnie de l'Abbé Lemire, les jardins et les maisons ouvrières de Sceaux. Quatre maisons étaient achevées en 1907 et attribuées aux familles Séjourné, Maubert, Baujard et Drumain ; certaines de ces familles ont encore des descendants à Sceaux.

* Rappelons que la loi de 1894, complétée par celle de 1906 cherchait à favoriser la construction d'habitations à bon marché par des encouragements fiscaux, notamment l'exemption des contributions foncières et des "portes et fenêtres" pendant 5 ans d'abord, pendant 12 ans ensuite. Pour en bénéficier, les constructions d'H.B.M. devaient respecter les nouveaux règlements de salubrité et ne pas dépasser un certain prix.

Nous avons quelques indications sur le prix de revient de ces maisons, évalué selon les sources de 3500 à 5000 F, non compris le terrain qui coûtait de 3 à 4 F le m².

Dans un codicille ajouté à son testament en 1908, Me Renaudin écrit : *J'attache une importance exceptionnelle à l'oeuvre des jardins ouvriers et maisons ouvrières que j'ai fondée à Sceaux et qui, grâce au bon concours de Mr Curé, a pris une extension considérable puisqu'elle forme aujourd'hui soixante-dix jardins et cinq maisons .*

Douze maisons seront ainsi construites avant la mort de Me Renaudin en 1914, ainsi qu'en témoigne le cadastre de 1937.

Une rente annuelle de 3000 F fut affectée dès 1908 à l'entretien des jardins et pavillons, au paiement des impôts et à l'extension de l'oeuvre.

A la générosité profonde du donateur, s'ajoutait l'idéologie courante à cette époque et dont on retrouve les thèmes dans les discours annuels : l'importance de la santé physique de l'ouvrier que l'on devait favoriser en améliorant l'habitat, mais aussi, de sa santé morale ; on insistait sur le *devoir accompli* en nourrissant sa famille, et sur la récompense gagnée par le labeur ; on célébrait l'attachement au sol et la distraction honnête, la prévoyance et l'épargne, puisque les livrets de caisse d'épargne étaient donnés à titre de récompense.



Coll. J. Quentin. Les cinq premières maisons dans la verdure.

La Dot Terrienne.

C'est dans cet esprit que Me Renaudin créa la dot terrienne, lors du mariage d'une jeune fille qui habitait avec sa famille une des maisons récemment construites.

Sous forme d'un livret de caisse d'épargne ouvert au nom de la jeune fille, cette dot était d'une valeur de 300 F. Ce don était assorti d'une condition impérative : ce capital, augmenté de ses intérêts et des économies des époux, devait être employé pour l'acquisition d'un coin de terre, devant servir de jardin ouvrier, et plus tard, à la construction d'une maison ouvrière bénéficiant de la récente loi de 1906 sur les maisons à bon marché.

L'Ecole Ménagère.

Un dimanche du mois d'octobre 1909, Me Renaudin présidait la distribution des récompenses de l'année. Cet événement attirait chaque fois une bonne partie de la population de Sceaux et prenait un air de fête populaire. La cérémonie qui se déroulait sur place, voie des Aulnes, était précédée d'une grand-messe solennelle, chantée et accompagnée par la fanfare de l'Association Amicale de Saint Jean Baptiste de Sceaux.

On savait ce jour-là que Me Renaudin allait attribuer dix nouveaux jardins ouvriers et une maison ouvrière, mais ce dimanche était en même temps une journée *portes ouvertes* ; les participants à la fête étaient invités à visiter l'Ecole Ménagère récemment créée au sein même des Maisons ouvrières de la Fondation Renaudin.

En réalité, sous ce terme *d'Ecole Ménagère* mis en avant par la presse régionale, il faut imaginer seulement des cours organisés le dimanche, sans doute chez Mme Séjourné, dont le mari donnait une fois par mois des cours d'arboriculture, et qui avaient été tous les deux les bénéficiaires de la première maison en 1905.

Mais cette création nous semble importante à plus d'un titre. S'inspirant des modèles belges et hollandais dont Mr Curé avait eu connaissance lors de récents congrès, elle complétait l'instruction horticole réservée jusqu'ici aux hommes, par un enseignement des

techniques culinaires et de l'économie ménagère destiné aux femmes et aux jeunes filles avant leur mariage.

A ces femmes d'ouvriers qui avaient, semble-t-il, perdu en partie le savoir culinaire si bien implanté dans la tradition rurale, on allait apprendre l'art de faire des conserves avec les légumes de leur jardin, des confitures pour l'hiver, la manière de préparer une tisane ou de confectionner un cataplasme, et leur donner le goût de tenir leur fourneau propre et brillant.

On leur apprenait comment éviter le gaspillage, mais la gratuité n'était pas absente de cet effort pédagogique, puisqu'on leur montrait aussi comment composer un bouquet.

Dans l'esprit du fondateur, de Mr Curé et des personnes dévouées qui participaient à cet enseignement, c'était bien à une promotion de la femme dans son foyer qu'il fallait tendre. On peut lire, sous la plume d'une congressiste belge, cette profession de foi qui en dit long sur leurs intentions : *La femme est bien la force et la gaieté du foyer. Son geste crée, anime, embellit la maison.*

Cet enthousiasme était partagé par Mr Curé qui, dans une déclaration rapportée par la Presse, se flatte tout bonnement, si le succès de l'Oeuvre se maintient, d'enrayer l'exode rural.

En 1910, 450 personnes vivent *largement* des produits de leur jardin et une quarantaine, parents et enfants, habitent une villa.

A ces considérations économiques, il faut ajouter le charme des tonnelles à la belle saison, lieu de repos de la famille et de rencontre avec les voisins ; les palissades rustiques qui séparaient les jardins favorisaient la convivialité (peut-être aussi les disputes), et l'émulation régnait entre les jardiniers, renforcée par l'attribution annuelles de médailles.

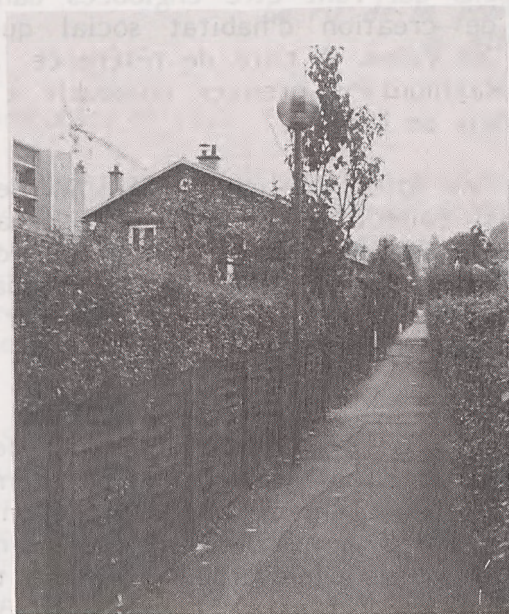
Après la mort de Me Renaudin

Il nous reste maintenant à considérer les transformations de la Fondation Renaudin après le décès de son fondateur.

L'ouvrage de Mr Sérís, dans lequel nous avons puisé tant de renseignements de première main, s'arrête en 1912. Me Renaudin décède en 1914 et nous pouvons supposer que pendant ces deux années, l'oeuvre a continué sur sa lancée.

A la mort du notaire, la Ville de Sceaux devient légataire de l'ensemble de la Fondation des Jardins et des Maisons Ouvrières.

Cette fondation sera gérée par la ville jusqu'en 1927, date à laquelle le Bureau de bienfaisance de la commune accepte la dévolution de 12 pavillons et d'un terrain de 8917 m² provenant du legs Renaudin.



L'Allée Jean Barral aujourd'hui.

Ce terrain comportait une soixantaine de jardins et sur les 12 pavillons, 10 étaient habités au moment de l'acte. Il s'étendait de l'actuelle Allée Jean Barral jusqu'à la rue Léon Blum comprise.

Sur le cadastre de 1937, on peut voir en pointillé un sentier qui descendait jusqu'au ruisseau, parallèlement à la chaussée empierrée, mais de l'autre côté des maisons, et sur lequel donnaient les maisons portant les numéros 29 et 30. Il desservait une partie des jardins.

Dans le contrat, il était stipulé : *le transfert sera fait sous la seule charge et condition de la continuation et de l'entretien sous le nom Oeuvre Marguerite Renaudin.*

En 1929, un règlement du Bureau de Bienfaisance affecte à l'entretien des jardins un surveillant général, qui est le directeur du Jardin-Ecole de la S.I.E.P., la Société d'Instruction et d'Education Populaire, qui se trouvait sur le terrain même des jardins Renaudin. La S.I.E.P., encore très vivante de nos jours, avait été créée en 1878 ; les deux oeuvres, bien que différentes, poursuivaient des buts parallèles et se rejoignaient dans

l'enseignement agricole. En l'absence d'archives, mais en se fiant aux souvenirs d'anciens Scéens, on peut penser que ce jardin se situait de l'autre côté du sentier par rapport aux maisons n° 29 et 30. Des cours de taille d'arbres fruitiers y ont été donnés jusqu'à sa disparition.

En date du 22 janvier 1933, le Bureau de Bienfaisance décide d'opérer le transfert du legs Renaudin à l'Office Public d'H.B.M. de Sceaux, transfert entériné par un jugement du Tribunal de Grande Instance, le 17 mars 1934.

Cette date marque donc un changement dans le destin de ces maisons qui vont être englobées dans le grand mouvement de création d'habitat social qui se met en place dans les villes. A titre de référence, l'immeuble de la rue Raymond Py, premier immeuble à Bon Marché de Sceaux, date de 1933.

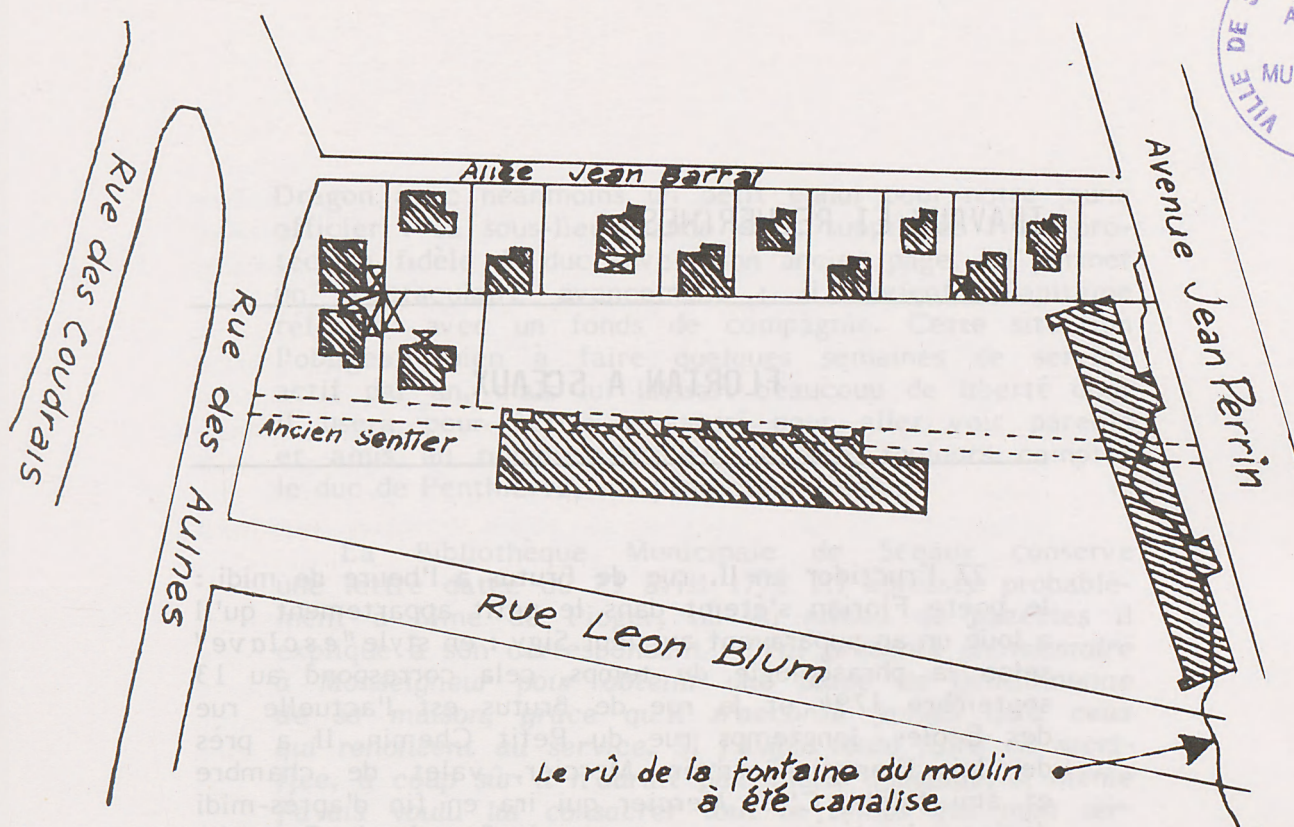
Mais alors que les futurs bâtiments d'H.L.M. seront tous des logements collectifs, les maisons Renaudin resteront individuelles, comme un témoignage d'une première conception de l'habitat populaire : la maison au milieu de son jardinet, qui se perpétue autour des petites villes, dans l'habitat privé.

Après le percement de l'avenue Jean Perrin, dans les années cinquante, l'Office Public d'H.L.M. de la ville bâtit, le long des maisons ouvrières et sur l'emplacement des jardins Renaudin, deux immeubles, l'un sur l'ancien sentier et l'autre perpendiculaire au premier, sur le ruisseau canalisé, remodelant ainsi presque totalement l'aspect du lieu en ouvrant sur la rue Léon Blum, mais respectant les maisons ouvrières.

Ces immeubles seront achevés, en 1956, bientôt suivis par les immeubles voisins de la S.C.I.C.* qui feront disparaître à jamais le caractère rural de ce quartier. Car au-delà des jardins Renaudin, vers l'est, on trouvait encore après la dernière guerre, un pépiniériste (dont on a sauvé un saule pleureur), et un maraîcher, outre quelques jardins privés et deux ou trois cabanes en bois.

Au début des années quatre-vingt, l'Office d'H.L.M. a entrepris la modernisation de ces maisons pour les rendre conformes aux normes actuelles de confort et de salubrité, en même temps qu'il agrandissait les deux

*S.C.I.C. : Société Civile Immobilière de Construction, filiale de la Caisse des Dépôts et Consignations.



immeubles de 1956.

Mais trois de ces maisons, en bordure de la rue des Aulnes, viennent d'être démolies pour libérer un terrain sur lequel sera bâti un immeuble de dix appartements. La cherté du prix du terrain en banlieue parisienne fait que ces maisons individuelles sont devenues une sorte de luxe.

Mais la tradition des jardins ouvriers n'est pas morte à Sceaux. La plupart des Scéens connaissent les *jardins familiaux*, loués par la ville à quelques uns de ses agents communaux, et où l'on peut voir encore, à la belle saison, quelque jardinier passionné ramant ses petits pois à l'intérieur des murs de la ville.

Souhaitons que cela puisse durer longtemps encore.

Jacqueline COMBARNOUS

BIBLIOGRAPHIE

Sceaux depuis trente ans (1882-1912), par un vieil habitant de Sceaux. - H.L.L. SERIS.

MARKUS (Marie). Thèse pour le Doctorat de IIIe cycle le Développement urbain de sceaux 1782-1962.

GEORGES-PICOT (R.). - La Ligue du coin de terre et du foyer. - Paris : Musée Social 5, rue Las Cases 75007 Paris. - 1923



TRAVAUX ET RECHERCHES

FLORIAN A SCEAUX

27 Fructidor an II, rue de Brutus à l'heure de midi : le poète Florian s'éteint dans le petit appartement qu'il a loué un an auparavant au sieur Sigy : en style "esclave" selon la phraséologie du temps, cela correspond au 13 septembre 1794 et la rue de Brutus est l'actuelle rue des Ecoles, longtemps rue du Petit Chemin. Il a près de lui François-Germain Mercier, valet de chambre et ami fidèle. C'est Mercier qui ira en fin d'après-midi déclarer le décès, en compagnie de Jean-Louis Courtois, maçon et de Jean-Jacques Moullé, tailleur. Ainsi se terminait simplement, presque anonymement, la vie du chevalier Jean Pierre Claris de Florian, né à Sauve dans le Gard quelque trente neuf années plus tôt, rejeton d'une famille aristocratique et ruinée... qu'une carrière littéraire, convenablement menée, doublée d'une carrière mondaine sauva de la médiocrité.

Avant la Révolution

Nous savons qu'orphelin de mère, très jeune et laissé quelque peu à lui-même par un père plus occupé à relever -sans succès- le château familial qu'à suivre l'éducation de son fils, il fut pris en charge par un oncle sans enfant, qui avait épousé une des deux nièces de Voltaire, et emmené à Ferney où sa vivacité d'esprit séduisit le patriarche et toute la société qui formait son entourage. C'est grâce au même oncle, le Marquis de Florian, qu'il entrera au service du duc de Penthièvre, nommé au nombre de ses pages en 1768.

Parti à Bapaume en août 1771 comme élève officier d'artillerie, il s'apprêtait à faire une carrière militaire normale quand une ordonnance royale de 1772 supprime l'Ecole de Bapaume. En 1773 le duc de Penthièvre le nomme sous-lieutenant dans son régiment de Penthièvre-Cavalerie. Il y restera jusqu'en 1776. Nouvelle ordonnance royale qui cette fois, supprime le Penthièvre-Cavalerie, et en reverse les officiers dans le Penthièvre-

Dragon avec néanmoins un petit ennui pour notre jeune officier : sa sous-lieutenance était supprimée ! La protection fidèle du duc envers son ancien page, lui permet un spectaculaire avancement : il devient "Capitaine réformé" avec un fonds de compagnie. Cette situation l'obligeait bien à faire quelques semaines de service actif par an, mais lui laissait beaucoup de liberté dont il usera pour écrire et aussi pour aller voir parents et amis au nombre desquels il peut toujours compter le duc de Penthièvre, son protecteur fidèle.

La Bibliothèque Municipale de Sceaux conserve une lettre datée du 23 avril 1778 (1) adressée probablement à Mme de Pioger, où au milieu de gazettes il explique à son correspondant : *"j'ai présenté un mémoire à Monseigneur pour obtenir une place de gentilhomme de sa maison, grâce qu'il n'accorde jamais qu'à ceux qui renoncent au service. Si j'avais voulu faire ce sacrifice, à coup sûr il n'aurait pas mieux demandé, si même j'avais voulu lui consacrer tout le temps que mon service me laisse, j'aurais pu me flatter de l'obtenir, mais comme j'ai un père qui m'est cher, des parents, des amis qui me sont presque aussi chers, je n'ai pas voulu renoncer à l'espoir de passer ma vie avec eux, d'ailleurs, j'aime ma liberté, j'aime à passer 3 mois dans l'endroit où je me plais et à pouvoir y revenir si la fantaisie m'en prend. J'ai eu assez de franchise pour expliquer tout cela au prince, il m'a dit que la loi qu'il avait établie dans sa maison l'empêchait de suivre les désirs de son coeur, mais que je pouvais être sûr que toute ma vie, il me serait attaché, qu'il chercherait à me rendre tous les services qui dépendraient de lui, à m'avancer le plus qu'il le pourrait et que la demande que je lui avais faite, bien loin de lui déplaire, lui avait prouvé mon attachement et redoublait le sien.*

Je me suis consolé, ma chère soeur, de cette réponse là et voici le parti que j'ai pris de concert avec le prince et mes parents : je vais passer ici, mai et juin, au mois de juillet, j'irai faire mon service dans le Régiment du roi à Hesdin. Si vous en aviez un à Abbeville comme on me l'a dit au bureau de la guerre, j'irais à Abbeville ; je passerai juillet, août et septembre sous les guidons des Dragons du roi ou d'autres. J'irai à Hornoy passer octobre et novembre et je reviendrai finir mon hiver à Paris."

Ces mois de mai et juin 1778 qu'il s'attendait à passer à Paris ont été bien occupés : Voltaire dans la

capitale, Florian s'entremet pour organiser une rencontre entre "le petit-fils de Louis XIV" et le poète national. Cette rencontre n'aura pas lieu : Voltaire meurt avant, dans la nuit du 30 au 31 mai 1778.

Juin 1778 : il semble à peu près sûr que Florian vienne à Sceaux. En janvier 1777 Voltaire lui écrivait déjà "*Voilà toute votre famille un peu dispersée : monsieur votre père au fond du Languedoc, monsieur votre oncle à Autun, et vous dans les palais enchantés de Sceaux et d'Anet, jouissez de votre bonheur que vous méritez...*" (2)

A quand peut-on faire remonter les séjours de Florian dans la ville de Sceaux ? Nous n'en avons pas de trace avérée avant la lettre précitée. Le duc de Penthièvre qui a hérité Sceaux en 1775 à la mort de son cousin le comte d'Eu, a dû y faire quelques séjours et rien n'empêche de croire que Florian l'y ait retrouvé lors d'une de ses permissions, fort longues pour les officiers sous l'Ancien Régime.

Sans doute ces premiers séjours se passent-ils au château et rien ne prouve qu'il ait noué des relations avec les Scéens de cette époque, mais ils lui auront donné le goût de notre paysage : Sceaux est alors un bourg actif, ce n'est plus un village, pas encore une ville. 15 ans plus tard en 1791, un premier recensement donnera près de 2050 âmes (3). La manufacture de faïence et le marché aux bestiaux qui, avec celui de Poissy, alimente Paris en viande, donnent de l'activité à la cité. Quelques grandes propriétés vers l'ouest, sans contrebalancer l'importance du château et de son parc, donnent un caractère non exclusivement rural à l'ensemble du terroir.

C'est en 1781 qu'il se décide à entrer au service du duc de Penthièvre, selon les règles édictées par celui-ci comme nous l'avons vu plus haut. Il recevra 2 500 livres de pension par an. La tradition veut qu'il ait été chargé de secourir les pauvres sur l'étendue des terres du duc. Vaste programme ! Malheureusement aucune trace ne subsiste de son action, dans les papiers de l'intendant Phelippes de la Marnière qui soumettait au duc les demandes des personnes à pensionner ou des listes de gratification avec explication à l'appui et prise de position d'un mystérieux "Comité". De Florian il n'est jamais question. Faisait-il partie du Comité ? Il semble que cette tradition vienne de Boissy d'Anglas qui a écrit dans ses "Etudes politiques et littéraires

d'un vieillard" : "Il (le duc de Penthièvre) confia à son nouveau gentilhomme le soin de distribuer les nombreux bienfaits qu'il versait chaque jour sur des milliers de malheureux ... ministère respectable sans doute, bien précieux pour le coeur de Florian et que son âme douce et compatissante sut toujours convenablement remplir car au lieu de les faire considérer à ceux qui les recevaient comme des secours humiliants, il avait l'art de les montrer à leurs yeux comme de véritables marques d'honneur et de légitimes récompenses". (4)

Nous n'avons pas de preuve, mais nous ne pouvons que constater qu'à Sceaux, Florian est connu et bien connu. Il écrira d'ailleurs dans ce sens à sa tante de Vernon, le 20 Floréal an II (9 mai 1794) deux mois avant son arrestation, parlant de Sceaux : "j'y suis connu et aimé". (5)

S'il s'est installé en décembre 1781 à l'Hôtel de Toulouse, pour ses séjours parisiens, nous ne savons pas à partir de quand il bénéficiera d'un appartement particulier à Sceaux, mais cet appartement nous le connaissons, c'est à la Ménagerie : le bâtiment existe toujours, très défiguré malheureusement, amputé même d'une aile sur la rue Houdan. Nous en avons la description dans la levée des scellés (6) qui avaient été apposés à la mort du duc de Penthièvre en mars 1793, quand Florian était à Vernon pour les obsèques. Il obtient le 26 mars suivant, cette levée de scellés. Nous savons ainsi qu'il disposait de 2 chambres, d'une salle à manger, d'une cuisine et d'un petit garde-manger. L'ameublement ne paraît pas luxueux : dans la lère chambre on note, outre un lit de plumes, un fauteuil et 4 chaises couvertes de toile peinte, une petite table en forme de bureau, un secrétaire et une garniture de cheminée. Ajoutez-y les nécessités d'une chaise percée et d'un bidet ! L'autre chambre paraît plus confortable avec ses murs recouverts de damas d'Abbeville, son lit à rideaux également de damas d'Abbeville, sa table de nuit, sa petite table à écrire et une commode. La salle à manger elle, est sommairement meublée de 2 tables couvertes de drap vert et de 12 chaises paillées. Point de buffet ni de desserte... La cuisine ne paraît pas riche non plus, excepté un tournebroche et sa broche dans la cheminée, une table, 3 chaises et un petit miroir de toilette !

Obligé de quitter définitivement Paris, par le décret du 27 Germinal an II, il s'installe complètement à Sceaux

et dans la lettre à sa tante que nous citions tout à l'heure il projette de faire *"venir ses petits meubles de cuisine"*...

Nous avons peu de détail sur la décennie qui précède la Révolution. Mme d'Oberkirch écrit qu'elle le rencontre à Sceaux, en venant visiter le duc de Penthièvre ; elle dit également qu'il y était amoureux d'une jeune fille du pays, Melle Odrot, qui telle Antigone, veillait sur son père aveugle (7).

Nous savons que grâce à l'appui de son protecteur il fut élu à l'Académie en 1788 et qu'à cette occasion, le lendemain de sa réception *"Mr le duc de Penthièvre a donné une fête superbe à Sceaux à l'Académie française. Ce prince a traité chaque académicien avec une bonté, une grâce qui leur a tourné la tête. Jamais réception n'a valu à l'Académie des choses aussi aimables : aussi tous mes nouveaux confrères me comblent-ils de politesse, d'amitié et tous paraissent dans la joie de mon adoption"* lettre à son oncle, Paris le 21 mai 1788). (8)

Arrive 1789. Florian n'aime pas les désordres, mais il accepte les premières décisions de la Constituante. Il écrit, par exemple, à Mme de la Briche le 16 novembre 1789 : *"je lis avec beaucoup d'avidité les papiers publics qui nous arrivent et j'avoue humblement et confidentiellement à vous seule, Madame, que j'approuve fort les derniers décrets de l'Assemblée. Ils ont prononcé sur les biens du clergé comme la raison avait prononcé depuis longtemps. Tout finit, tout a un terme ; même les choses absurdes qui durent, à la vérité, plus que les autres"...* (9)

Les fonctions officielles

En août 1789, la municipalité de Sceaux crée une milice bourgeoise et le 22 août s'en vient trouver Florian pour lui demander de prendre la tête de ce corps civique. Le compte rendu de cette délégation est au complet dans le registre des délibérations du Conseil. Nous y lisons :

"... nous ... membres ... de la municipalité de Sceaux-Penthièvre instruits ... que M. Jean Pierre de Claris de Florian, lieutenant colonel de Dragon, gentilhomme de monseigneur le duc de Penthièvre, l'un des 40 de l'Académie était à présent dans ce lieu ; connaissant

en lui les qualités d'un bon et vrai citoyen et parfaitement certains que ses autres qualités civiles lui méritent à juste titre la confiance publique, nous avons maintenant arrêté que l'assemblée députerait auprès de luy pour le prier d'accepter le titre de commandant en chef de la milice bourgeoise de ce lieu ... [La députation juste rentrée dans l'assemblée, elle a fait son] rapport et M. le syndic (sic) portant la parole a dit que M. de Florian avait reçu la députation avec beaucoup de distinction et qu'il avait accepté avec plaisir le titre distinctif de commandant en chef que l'assemblée désire de lui conférer.

En conséquence après avoir de nouveau délibéré, nous avons unanimement nommé mondit Sr. de Florian pour commandant en chef de la milice bourgeoise de ce lieu à l'effet d'en régler la bonne organisation et les mouvements de la troupe les jours que la municipalité jugera nécessaire de lui faire porter les armes.

Et mondit Sr. de Florian étant à l'instant comparu à l'invitation de l'assemblée il a déclaré accepter la susdite qualité provisoirement en attendant que le voeu général de la paroisse se fut expliqué ...

[On se transporte sur la place de l'Eglise où est rangée la troupe pour la bénédiction du drapeau].

... M. de Florian a fait entre les mains des officiers municipaux le serment prescrit de rester fidèle à la nation, au Roy et à la loy et de ne jamais employer ceux qui seront sous ses ordres contre les citoyens si ce n'est sur la réquisition des officiers civils et municipaux.

Nos officiers municipaux commandant chacun nos divisions suivant le tableau dressé par lettre alphabétique, nous avons ensuite fait pareil serment et les sergents, caporaux et soldats de la milice chargés sous ces armes ont fait le serment de ne jamais abandonner le drapeau et d'être fidèle à la nation et de se conformer aux règles de la discipline militaire ..."

Signé : J.P. de Claris de Florian, Glot, Brûlé, Gambard, Goguelet, Dupuis, J. Bayeux, Gaignat, Desgranges, Benoît ..." (10)

Florian avec l'exagération du méditerranéen, écrira à son oncle quelques jours plus tard : "les milices de

Sceaux et des environs m'on proclamé commandant général, j'ai plus de 1500 hommes sous mes ordres" (11)

De même qu'il avait reçu l'Académie Française pour fêter l'élection de Florian, de même le duc de Penthièvre recevra la milice. On ne disait pas encore Garde Nationale. *"Le prince a donné un dîner splendide à toute mon armée. La fête a coûté plus de 10 000 livres. Tout s'est fort bien passé. Je suis très aimé de mes troupes, malgré cela je voudrais la paix, le repos et l'obscurité".* (12)



Adélaïde de la Briche,
par Mme Vigée Lebrun

Photo P. Lemaître
coll. Musée Ile de France

Après un séjour en septembre, comme il en a l'habitude, au château du Marais (il ira tous les ans jusqu'en 1793 même), chez Mme de la Briche, il rejoint le duc de Penthièvre à l'automne à Chateauneuf-sur-Loire et partage son hiver tantôt à Amboise, tantôt à Paris : nous le trouvons en février 1790 à Sceaux pour les élections du nouveau Conseil Général de la commune. Il s'installe à Sceaux en mai pour y passer l'été avec de petites escapades à Montmorency chez Madame d'Houdetot ou pour passer la journée à Paris. Il est très occupé par ses fonctions : *"je retourne ce soir à Sceaux où ma présence est nécessaire pour maintenir l'ordre et la paix de notre garde nationale. Je ne sais pas si les votres font le service aussi exactement que nous le faisons, mais nous avons tous les jours 12 hommes de garde, nous sommes habillés, nous avons des revues et de temps en temps des conseils de guerre où il faut quelque fois modérer les esprits et les ramener à la raison ...* (13)

La description de la fête de la Fédération à Sceaux qu'il envoie à son oncle alors à Ferney, est tout à fait savoureuse et montre à quel point, il a pris ses fonctions au sérieux : "Ce qui m'a empêché d'assister à la Fédération (à Paris), a été la nécessité d'être à Sceaux où nous avons fait en petit précisément les mêmes choses qu'au Champ de Mars. Nos magistrats en habit de cérémonie, nos jeunes femmes avec leurs enfants dans leurs bras, nos jeunes filles en blanc, avec des branches de chêne, 24 enfants habillés en chasseurs et armés à merveille, tous nos soldats, sous les armes, au nombre de 600, tous nos citoyens de tout-âges rassemblés sur la place, ont entendu la messe dite sur un autel de 30 pieds de haut, où notre maire et moi avons fait chacun un discours, et, au coup de bombe de Paris, 36 boîtes ont donné chez nous le signal du serment que j'ai fait prêter. Tout s'est passé à merveille. Mon petit discours a eu un très grand succès, et il y en a déjà 100 copies dans notre paroisse ; ensuite j'ai fini la journée par un grand bal que j'ai donné à mes frais, et où l'on a dansé jusqu'à minuit ... Nous avons été bien mouillés, mais nous n'en étions pas moins gais et l'air n'en a pas moins retenti toute la journée du bruit des canons et des cris de vive la nation et le roi, voilà les seuls détails qui me permette la fatigue dont je suis encore". (14)

Il sera mis à contribution à la tête de ses troupes en mars 1791 quand des troubles éclateront au Marché de Sceaux : les marchands n'ont pas payé les droits de place et ont menacé du bâton les brigadiers du Marché. L'apprenant, le procureur-syndic de Bourg la Reine a écrit au maire de Paris pour se plaindre ! Le Marché est séparé du reste de Sceaux par le domaine, et la ville n'a été au courant des faits, qu'avec 8 jours de retard. On imagine la fureur du maire d'alors, Olivier de Corancez pour ces deux raisons ! D'où est prise le 31 mars au soir, la décision d'envoyer la Garde Nationale le lendemain matin.

"... Nous sommes transportés chez M. Desgranges, major de la Garde Nationale pour savoir de lui si le détachement que nous lui avons demandé hier serait prêt pour l'heure indiquée, nous ayant été répondu par le dit Sieur Desgranges que l'ordre serait exécuté à la lettre et que le Commandant de la Garde Nationale étant à Sceaux ce jourd'hui se proposait de se mettre lui-même à la tête du détachement, nous sommes sur le champ passé chez Mr. de Florian, commandant, pour nous en assurer et lui donner la consigne exacte que nous regardions comme importante. Ayant trouvé chez lui le dit Commandant, nous lui avons donné pour consigne de rester avec sa troupe dans la Cour du château et dans l'avenue, mais d'avoir attention de ne pas descendre au-delà du milieu de la dite avenue ... pour que le détachement ne fut aperçu par les forains et mercandiers du marché ..."

Tout se terminera bien : Florian agira avec diplomatie et les marchands, conscients d'avoir eu tort, promettent de régler ce qu'ils doivent.

On trouve encore Florian à Sceaux quand la municipalité décide de faire dire un service funèbre pour le repos de l'âme de Mirabeau, le 14 avril 1791.

Mais les choses se gâtent et Florian écrit au maire d'alors, Corancez, pour donner sa démission au début de juin 1791. Il faudra l'insistance du maire chargé par l'assemblée municipale de refuser cette démission pour que Florian *"dont le patriotisme et l'attachement à la Révolution sont connus"*, accepte de poursuivre l'oeuvre accomplie, mais il posera ses conditions : *"La Garde Nationale remplira plus exactement ses fonctions, fera le service avec plus d'exactitude et ... pendant le cours de ce même service, comme dans tout ce qui y aura rapport les officiers et les soldats citoyens reconnaîtront la subordination nécessaire et que chacun doit observer dans le service, envers qui le commande"*. (15)

On sent apparaître dans ces quelques lignes la dégradation de l'atmosphère générale, la lassitude sans doute envers un service qui vous prenait à tour de rôle bien sûr, mais jour et nuit il fallait monter la garde : certains se sont endormis au poste, d'autres ne sont pas venus ... Florian est un militaire de formation : même s'il a bénéficié de beaucoup d'avantages et de liberté, il a envers le service un autre réflexe que nos braves Scéens qui avaient commencé par faire joujou avec leur beaux uniformes dont le drap avait été payé par le duc de Penthièvre ! (16) La fermentation est dans les esprits : les approvisionnements sont difficiles ; on est en juin, la soudure n'est pas faite. Les rumeurs circulent. Et c'est la fuite à Varennes ! Florian ce jour là est à Paris. Quand la nouvelle est connue, les portes de la ville se ferment. Il attendra 3 jours pour revenir à Sceaux. Pendant son absence la Municipalité s'est transportée au château pour se faire donner toutes les armes disponibles : 13 fusils à 2 coups et 2 petits canons à demi brisés !! A son retour le 24 juin, la réception a dû être fraîche. Le voilà affolé qui écrit à son vieil ami Boissy d'Anglas pour lui demander une recommandation, même de faire appel à d'autres *"Si vous jugez à propos de faire signer par d'autres ce que je demande, Mr. du Séjour, Mr. Bailly, Mr. de Saint-Etienne ne refuseraient pas ..."* (17)

Boissy d'Anglas a dû le calmer, la vie a repris son cours et Florian ses responsabilités. Il fera partie du défilé le 25 septembre 1791 qui, à l'issue de la grand messe, après le Te Deum chanté pour l'acceptation par le roi de la nouvelle Constitution, ira porter sur

les différentes places de la cité la lecture des textes officiels qui régiront la vie des Français.

Quand donne-t-il sa démission définitive ? Il n'y en a aucune trace, dans les comptes rendus des délibérations du conseil, mais en mars 1792, à cause de troubles nés de la disette de blé, la municipalité fait appel à l'Aide-Major" de la Garde Nationale, les postes de "Commandant et de Major" étant vacants. (18) Advielle, l'historien de Sceaux, écrit que Florian aurait donné sa démission le 26 septembre 1792. C'est certainement faux : c'est bien avant. Pour la raison que nous venons de voir : vacance du poste de Commandant en mars 1792 et parce que c'est en avril 1792 qu'on réorganise la Garde Nationale et qu'on élit R. Glot, directeur de la Manufacture, comme commandant en chef. Les rôles officiels de Florian à Sceaux sont terminés. Il lui reste l'amitié et le travail.

Le travail surtout : *Gonzalve de Cordoue* est publié en 1792. Il écrit des *Nouvelles* pour compléter les 6 premières. Il fera publier ses *Fables* également en 1792. C'est à Sceaux, qu'il écrit *Eliezer et Nephtaly*, qu'il traduit *Don Quichotte* dont il surveillera l'édition jusqu'en 1794. Il s'intéresse à l'Histoire "*Je vais abandonner la poésie et me livrer entièrement à l'histoire et à la retraite*" écrit-il en octobre 1792 à Mme de la Briche, "*Ces deux choses-là me conviennent fort*". (19)

A la même destinatrice, le 7 juin 1793 : "*Me voici dans ma petite retraite où je suis fort paisible, travaillant beaucoup, menant une vie qui me plaît et ne sentant en vérité que les peines des amis*". (20)

Néanmoins il n'a pas complètement quitté Paris. S'il n'habite plus l'hôtel de Toulouse, il s'est gardé un pied à terre dans le quartier, 13 rue des Bons Enfants (21). Mais il s'est acheté une petite terre de rapport à Saulx les Chartreux à 2 lieues de Sceaux : 55 arpents "*partie bien national*" comme il l'écrit dans sa déclaration en vue de l'emprunt forcé en novembre 1793. (22) Et il rêve d'une petite maison bien à lui "*je voudrais à présent trouver dans les environs une petite maison d'une douzaine de mille francs avec un petit jardin qui n'eût besoin que de moi pour jardinier. Vous me donneriez vos avis, écrit-t-il à son oncle, et m'indiqueriez les livres qui pourraient m'instruire. J'aurais là des cerises, des abricots, des treilles, ma bibliothèque, je crois qu'alors je serais heureux ... ma petite fortune*

fort réduite, conviendrait à cette vie peu chère et mon travail ne pourrait qu'y gagner".

Il reviendra à la charge jusqu'à la fin de sa vie puisque dans la lettre déjà citée à sa tante à Vernon, du 20 Floréal (19 mai 1794) il écrit "*Toute réflexion faite, je finirai par me fixer tout à fait à Sceaux, je suis placé entre mon petit bien territorial et mon imprimerie de Paris, deux choses qui me sont également nécessaires pour vivre. J'ai donc loué ici pour un an, et d'ici là il est vraisemblable que l'on m'aura bâti une petite maison, nous sommes en train d'arranger cette affaire, avec un des meilleurs citoyens du pays qui m'aime beaucoup et chez lequel je suis en pension dans ce moment*" ... Ce citoyen, un nommé Sigi n'a pas laissé beaucoup de trace dans l'histoire locale.

Florian avait le goût de l'amitié. Nous savons qu'il recevait à Sceaux ses amis parisiens : Boissy d'Anglas, le ménage Rabaut Saint Etienne sont venus plusieurs fois. Il invite en septembre 1790 Mme de Vimeux, la protégée du comte et de la comtesse d'Argental, avec son jeune fils. Il recevra une dernière fois Boissy d'Anglas et Ducis après sa libération.

Parmi les habitants de Sceaux, nous ne savons pas qui étaient ses proches amis. Il a apprécié François Desgranges, notaire de son état, de 10 ans son aîné, son adjoint à la Garde Nationale, qui le remplaçait lors de ses absences, qui l'a appuyé quand en juin 1791 Florian se plaignit du mauvais état de ses troupes. François Desgranges a été élu maire à la Saint Martin de 1791 ; Florian dut trouver dans cet homme intègre, intelligent et plein de caractère, un soutien contre les criaileries de certains membres des divers comités mis en place : la Société populaire où Palloy faisait la loi, ou tentait de faire la loi, et plus dangereux le Comité de Surveillance installé en novembre 1793. Est-ce de là que viendra la dénonciation qui s'est ajoutée à la tentative maladroite de Florian pour se "*faire réquisitionner*" et avoir ainsi l'autorisation d'aller à Paris travailler à la Bibliothèque afin d'écrire le Manuel d'histoire qu'il souhaitait composer pour les jeunes élèves ? (23)

4-5
A la Citoyenne Administratrice
de l'Hôpital
à Versenon Sur Seine,

- Extrait d'une lettre de Florian à sa tante 19 mai 1794

Scaux l'unité 20 floreal. 2.

Je vous remercie, ma chère tante, de votre dernière lettre. elle m'apprend que votre santé se soutient, malgré vos fatigues. cette assurance est le principal pour moi. je vous exhorte à la ménager toujours avec la même attention. à votre âge et avec l'humour de goutte ou de rhumatisme que vous avez, il est besoin du plus grand ménagement et surtout de marcher un peu. votre voyage aux fermes de votre hôpital m'a fait plaisir, je voudrais que vous en fîtes souvent de pareils.

Je remercie mes aimables Cousins de la peine qu'ils se sont donnée pour me chercher une petite retraite. le plan qu'ils m'ont envoyé est très clair et fort joli; mais je ne veux pas louer à vingt lieues de Paris, où sont toutes mes affaires. D'ailleurs, pour louer seulement, j'ai déjà loué ici, où je serai bientôt assez commodément et où je suis connu et aimé. je vois même que, toute réflexion faite, je finirai par me fixer tout à fait à Scaux. je suis placé entre mon

L'arrestation

Rappelons les faits : Florian avait été membre de la Société populaire de Sceaux, mais le décret du 26 Floréal an II (15 avril 1794) interdisait aux ci-devant nobles de résider à Paris et de fréquenter les Sociétés populaires. Il s'était donc replié sur Sceaux comme nous l'avons vu plus haut, mais les portes de la Société populaire locale lui étaient fermées. Il avait écrit, comme beaucoup d'autre, des "hymnes" pour animer les séances et en particulier un hymne à l'amitié et à la fraternité, sur l'air ... de la Carmagnole !

*Sur ma guitare assez longtemps (bis)
J'ai chanté les tendres amants, (bis)
Chantons la liberté,
La sainte égalité
Et le doux nom de frère,
Soyons unis,
Soyons unis
Et le doux nom de frère,
Soyons unis,
Mes amis.*

*Que faut-il au Républicain : (bis)
Des armes, du coeur et du pain, (bis)
L'arme pour l'étranger,
Du coeur pour le danger
Et du pain pour ses frères.
Soyons unis,
Soyons unis,
Et du pain pour ses frères,
Soyons unis,
Mes amis.*

*Dans le joli mois des beaux jours, (bis)
Quels signes président aux amours ? (bis)
Almanachs vieux, nouveaux,
Vous diront : les Gémeaux,
C'est-à-dire des frères,
Soyons unis,
Soyons unis,
C'est-à-dire des frères
Soyons unis,
Mes amis.*

*Disparaissez, titres si vains, (bis)
Qu'enfanta l'orgueil des humains, (bis)
Le seul que je chéris,
Le seul qui nous suffit,
C'est le doux nom de frère,
Soyons unis,
Soyons unis,
C'est le doux nom de frère
Soyons Unis,
Mes amis (24)*

Les membres de la Société populaire n'arrivaient pas à chanter ces paroles douces et fraternelles sur l'air marqué par la violence des paroles d'origine. On demande donc à Florian, de venir à une séance de la Société pour apprendre à l'ensemble à chanter convenablement ce nouvel hymne. Il refuse, connaissant l'interdiction faite aux nobles. On insiste. Il vient.

Cela ne dut pas plaire à tout le monde. Et l'affaire fut immédiatement dénoncée au policier chargé de surveiller les nobles, exilés dans les communes de la couronne parisienne : Versailles, Saint Germain, Chatou, Sceaux, Neuilly, Louveciennes ... un certain Rousseville. Cette dénonciation est arrivée deux jours après la séance. Rousseville, dans son rapport à Saint-Just, responsable du bureau de police générale au Comité de salut public, dit : "*... cet ex-noble exerce une grande influence sur les citoyens de Sceaux...*" L'attention de Saint-Just avait déjà été attirée sur Florian par le refus du Comité d'Instruction publique, de l'autoriser à venir à Paris, travailler dans les bibliothèques.

Le 14 Messidor an II (2 juillet 1794), l'ordre d'arrestation "*Sous deux jours*" est signé de Robespierre, Barrère, Couthon, C.A. Prieur, Collot d'Herbois, Billot-Varennnes et Lindet. Rousseville, surchargé de travail, laisse passer les jours. C'est une demande de la section de la Halle au blé (section du domicile parisien de Florian) qui avait soutenu la tentative de Florian pour se faire réquisitionner à Paris, qui va involontairement accélérer les choses.

Le 26 Messidor an II (14 juillet) au soir, Rousseville arrivait à Sceaux rue de Brutus pour arrêter Florian. Il passe d'abord au Comité de Surveillance locale, annonce sa mission et se rend chez Florian accompagné du dit comité presque au complet. Perquisition. Scellés sur les papiers : le compte rendu de l'arrestation se trouve au complet dans Advielle.

Il est tard. On laisse Florian à la garde d'un certain François Guerrier (??)

Florian utilisera la nuit pour appeler à son secours le toujours fidèle Boissy d'Anglas et Ducis. Les lettres ont été publiées, ce sont des lettres au ton qu'il a voulu garder léger :

A Boissy d'Anglas : Mon cher confrère en Apollon, vous êtes instruit, peut-être, que je vais dans une maison d'arrêt par l'ordre du Comité de Salut public ... S'il est possible de faire abrégé un châtement plus grand pour les malheureux poètes que pour les autres, le Comité exercera un acte de justice et de bienfaisance. Ces deux mots sont les plus beaux de toutes les langues et, quand je songe à vous, je trouve que le plus doux est celui de l'amitié..."

A Ducis : Mon bon ami, je viens d'être mis en arrestation par ordre du Comité de Salut public... Voyez donc, mon ami, si vous pouvez quelque chose ... Vous qui connaissez mon coeur tout entier depuis 1788, vous avec qui j'ai toujours pensé tout haut, vous qui vous connaissez en patriotisme, en morale, en amis, voyez si vous pouvez m'être utile.

Adieu je vous embrasse du plus tendre de mon coeur.

La nuit dut être affreuse : accès de fièvre, perspective sombre : nous sommes au plus noir de la Terreur.

Au matin Rousseville vient le chercher pour l'emmener à la prison de Port-Libre ! (l'actuelle maternité de Port-Royal). Il est accompagné du citoyen Le Prestre membre du Comité de Surveillance de Sceaux. L'un de ceux que Rousseville dans son rapport appelle "Sans Culotte" par opposition aux "Bas de Soie" (les membres modérés du Comité de Surveillance). Le dénommé Le Prestre nous est un peu connu. Ce devait être un personnage ! fort en gueule, bruyant. Il sera beaucoup question de lui dans les séances du Conseil Municipal où il est classé comme "exagéré en patriotisme et en terrorisme" au printemps 1795. Aubergiste de profession, il avait été "marguilliers" avant la Révolution !

Florian est incarcéré le 27 Messidor (15 juillet). Par chance pour lui Robespierre et ses amis tombent le 9 Thermidor c'est-à-dire le 6 août. Le 21 Thermidor Boissy d'Anglas obtient sa libération. Les esprits s'apaisent : apprenant les évènements de Paris, le Conseil Général de la Commune s'était mis "en permanence" et avait appelé la Garde Nationale. Puis tout était rentré dans l'ordre et le 15 Thermidor la permanence avait été levée.

Le 23 Thermidor (10 août 1794) on avait fêté L'Etre Suprême, culte instauré par Robespierre... qui avait été exécuté ! "*Réjouissances, chants patriotiques et amusements fraternels*" au programme. On avait fêté un "volontaire" de la commune, en permission "*blessé en combattant la tyrannie*" ... Sans doute le citoyen Osselet pour lequel Florian écrira à Boissy d'Anglas -toujours lui- la dernière lettre connue, pour lui demander son aide. C'est F. Desgranges qui lui a recommandé le dit Osselet "*époux, père, fils et fort malade ne peut pas retourner combattre les ennemis de la République*". (25)

La loi du 27 Germinal avait toujours cours : Florian passera ses dernières semaines à Sceaux. Il est très fatigué : tuberculose, asthme lui donnent la fièvre. Il finit néanmoins son *Guillaume Tell*, commencé en prison. Il meurt comme nous l'avons vu le 13 septembre 1794. Il est enterré dans le cimetière d'alors, dans ce qu'on a longtemps appelé "le jardin du notaire", là où s'élève maintenant un nouvel immeuble "Les Notariales" rue des Imbergères. C'est Mercier qui plantera un cyprès sur sa tombe avec l'accord du Conseil Général [de la Commune qui] considère que *la mémoire de Florian doit-être aussi chère aux âmes vertueuses qu'aux amis des lettres...* 10 Brumaire an III (27 octobre 1794). (26)

Thérèse PILA



Portrait de Florian, tiré du *Guillaume Tell*
édit. Nicolle. - Paris 1808
coll. part. Photo P. Lemaître



NOTES

- 1 Coll. Bibliothèque Municipale
- 2 in : Oeuvres de Florian. - Paris : Briand, 1824. T. XIII
- 3 Archives Municipales de Sceaux
- 4 Cité par A. de Montvaillant : Florian, sa vie, ses oeuvres, sa correspondance. - Paris : E. Dentu, 1879.
- 6 Coll. Musée Ile de France. Pour plus de détail voir l'article de Renée Lemaître : La Cave du duc de Penthièvre à Sceaux d'après les inventaires de 1793. in "Mémoires publiées par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et d'Ile-de-France", t. 35, 1984 : La Vigne et le vin en Ile de France, T.1, p. 304. In Bulletin des Amis de Sceaux, nouvelle série, n° 2
- 7 Baronne d'Oberkirch : Mémoires ... - Paris : Mercure de France, 1970 (le temps retrouvé)
- 8 J.P. de Florian. Lettres au marquis A. de Florian 1779-1793 ... Gallimard, 1957
- 9 Lettres à Madame de la Briche, communiquées avec une introduction et des notes par le baron de Barante. in : Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles Français, Paris, 1903
- 10 Archives Municipales de Sceaux
- 11 Lettres au marquis de Florian. op. cit.
- 12 Lettres au marquis de Florian. op. cit.
- 13 Lettre au marquis de Florian. op. cit. 12 juin 1790
- 14 Lettre au marquis de Florian. op. cit. 16 juillet 1790
- 15 Archives Municipales de Sceaux
- 16 Archives Nationales 300 AP I 124
- 17 Lettre à Boissy d'Anglas. in Florian. op. cit.
- 18 Archives Municipales de Sceaux
- 19 Lettres à Madame de la Briche. op. cit.
- 20 Lettres à Madame de la Briche. op. cit.
- 21 Archives Départementales de la Seine 3 AZ 150
- 22 Photocopie de la déclaration de Florian, conservée à la Bibliothèque Municipale de Sceaux
- 23 Le décret du 27 Floréal an II interdisait aux nobles, sauf réquisition, de résider à Paris
- 24 G. Mareschal de Bièvres. - Les ci-devant nobles et la Révolution. - Paris : Emile-Paul, 1914
- 25 Lettre à Boissy d'Anglas. op. cit.
- 26 Archives Municipale de Sceaux.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin des Amis de Sceaux, nouvelle série, n° 2, 1985 :
particulièrement l'article de Claude Bunot-Klein : L'His-
toire de l'impasse du marché pp. 34-71

Albin de MONTVAILLANT : Florian, sa vie, ses oeuvres,
sa correspondance. - Paris : Dentu, 1879

H. BONHOMME : Grandes dames et pécheresses au
XVIII^e. siècle. - Paris : Charavay, 1883

G. SAILLARD : Florian, sa vie, son oeuvre. - Toulouse :
E. Privat, 1912 (Thèse de doctorat)

G. MARESCHAL de BIEVRES : Les "Ci-devant nobles"
et la Révolution. - Paris : Emile Paul, 1914

Correspondance des calendriers grégoriens et républi-
cains. - Paris : Lib. R. CLavreuil, 1963

I - LES METIERS EXERCES AU VILLAGE



L'église de Sceaux, vers le nord, dessin de Denis Diderot, La France, embryonnaire
en 1791, sans réimpression en 1811.
coll. par Louis F. Lenoir, dépôt au musée de la Ville de Paris, 1811.

TRAVAUX ET RECHERCHES

LES METIERS EXERCES A SCEAUX AU XVIII^e. SIECLE

Quels métiers exerçaient les habitants de notre ville, il y a plus de deux cents ans ? Quels impôts payaient-ils ? Dans quelles conditions vivaient les familles d'alors ?

Après le Château et la Manufacture qui, on l'a vu dans un précédent bulletin (n°3) employaient un nombreux personnel aux fonctions les plus diverses, c'est le village proprement dit qui est l'objet de cet article.

A travers les noms retrouvés, les occupations et professions indiquées sur les registres paroissiaux et les rôles de la taille, l'on voudrait évoquer ici un aspect de la vie des gens à Sceaux, au XVIII^e. siècle.



L'église de Sceaux, sous la neige, dessin de Deruy 1829. La flèche, endommagée en 1792, sera reconstruite en 1853.
coll. part. Photo P. Lemaître

LE VILLAGE

Sceaux : 1752

L'église et sa petite place, la fontaine, le jardin de la Ménagerie, le parc du château, les rues étroites et plus loin "à l'écart" le marché ... tout ce que nous voyons encore aujourd'hui (avec plus ou moins de remaniements ou de pans disparus) existait alors.

Il y a deux boulangers à Sceaux, encore petit village, deux bouchers, un charcutier, des épiciers, où les ménagères peuvent s'approvisionner.

M. le Curé, M. le Vicaire rencontrent leurs ouailles sur la petite place.

La duchesse du Maine, propriétaire du château va bientôt rendre son dernier soupir...

La manufacture de fayence est dirigée par Jacques Chapelle ; des bourgeois de Paris viennent respirer le bon air dans leurs belles propriétés.

A la veille de cette même année 1752, le 9 décembre 1751 très exactement, les trois collecteurs d'impôts de la paroisse de Sceaux du maine (Claude Gervais, Claude Montchaussé et Jean Evangéliste Martine) ont dressé la liste des 217 taillables, avec pour chacun le montant de l'imposition due au titre de l'année 1752, et évaluée en livres, deniers, sols (en tout 3466 livres 14 sols).

I - LES METIERS EXERCES AU VILLAGE

Les rôles de la Taille et de la Capitation * que l'on peut consulter aux Archives Nationales donnent, année par année, pour la paroisse de Sceaux, la liste des imposés et le montant de leur taxe.

C'est une source de renseignements précieux, puisqu'à côté de chaque taillable figure, le plus souvent, son métier.

Le dépouillement des registres paroissiaux complète la recherche, car l'activité professionnelle de chacun est là aussi mentionnée, lors de la déclaration d'évènements familiaux. C'est une liste (non exhaustive) des métiers pratiqués à Sceaux au XVIII^e. siècle que l'on peut ainsi dresser.

* voir, plus loin, chapitre des Impôts.

En ce milieu du XVIII^e. siècle

Ce qui frappe dans l'énumération des **217 taillables de 1752**, c'est d'abord, la cohorte des vigneron (1) : 52, puis, l'imposition la plus élevée qui revient au Sieur Feugenne, (qui deviendra Vangelen) hôtelier du marché situé "à l'écart", (2) enfin, les 3 exempts qui figurent sur la liste :

M. le Curé (l'abbé de Fraissy a succédé en 1749 à l'abbé Baudouin)

M. le Vicaire (Jean Gauvat ?)

Mme la duchesse du Maine, "duchesse du lieu".



Le boulanger, planche de l'Encyclopédie Photo P. Lemaître

Les ménagères de cette année 1752 ont donc à leur disposition, deux boulangers, un charcutier, deux bouchers, trois épiciers, un limonadier, tandis que sept cabaretiers accueillent leurs maris ... soit **dix neuf marchands**, en incluant le marchand-mercier et deux autres "dont l'industrie n'est pas déterminée" (bois, vin, briques ?)

Dix maçons, six charpentiers, un vitrier, un paveur, un tailleur de pierre, un scieur de long, assurent **les travaux du bâtiment** ; quatre menuisiers, trois serruriers, un tapissier, un bourrelier, ceux de l'intérieur de la maison.

On trouve **pour l'habillement** : quatre tisserands, trois tailleurs, quatre cordonniers, un barbier.

La liste continue avec deux chaudronniers, un maréchal-ferrant, deux charrons et deux voituriers. Cela fait un total de **quarante-huit artisans**.

Aux cinquante-deux vigneron déjà cités, s'ajoutent un fermier-jardinier, un taupier et deux fontainiers.

Les douze personnes travaillant à la Manufacture (dont son directeur) figurent sur ce rôle, ainsi que quatorze journaliers, s'adonnant à des travaux divers (3).



Le maréchal-ferrant, planche de l'Encyclopédie Photo P. Lemaître

Pour conclure cette énumération des métiers : un chirurgien, un hôtelier, un bedeau, et nos trois collecteurs.

En résumé :

- 52 vignerons
- 48 artisans
- 19 marchands
- 14 journaliers
- 12 à la Manufacture *
- 4 fermier-jardinier, taupier, fontainiers
- 6 chirurgien, hôtelier, bedeau, collecteurs

suivent, sans indication de profession :

- 35 veuves *
- 16 personnes seules
- 11 "le nommé un tel"

soit $\overline{217}$ taillables pour cette année 1752 à Sceaux (4).

Relevons, parmi eux, quelques noms :

- Grégoire, Alexandre et Claude Maufra, maçons
- François Depinal, tailleur de pierre, sans doute l'entrepreneur de la duchesse du Maine.
- Jacques Cicille, épicier ... (et arpenteur du Roi, géographe, pour le domaine de Sceaux).
- Louis Dupuis, tailleur
- Nicolas Dupuis, charpentier
- Simon Aubry, boulanger
- Dorléans, fontainier

Et parmi les vignerons :

Benoist, Courtois, Bouttemotte, Denise, Heurteau, Guillou, sont des noms déjà cités par Advielle, au siècle précédent sous Colbert.

* pour le détail, se reporter à l'article du bulletin n° 3.

* toujours désignées d'après le nom de leurs maris. Seule la Vve Baptiste Vaux a le titre de fontainière.

Et sur les registres paroissiaux ?

Pour les années 1747 et 1748, entièrement dépouillées, l'on retrouve le même éventail des métiers, avec, en plus :

deux autres jardiniers (l'un travaillant chez M. Moufle, l'autre chez M. Malézieu du Plessis)
un perruquier et un coiffeur



Le perruquier-barbier, planche de l'Encyclopédie Photo P. Lemaître

un maître d'école, Edmé Bourgeois, qui appose très souvent sa signature sur les actes, comme témoin

un marchand de chevaux

(si l'on ne retrouve pas sur les registres paroissiaux, les noms énumérés sur les rôles de la taille, c'est qu'il n'y a pas eu, aux années correspondantes, d'actes à déclarer. Le contraire est plus surprenant. Pourquoi le maître d'école Edmé Bourgeois, mentionné sur les registres, ne figure pas parmi les taillables ?)

Et plus avant dans le siècle ?

Advielle (5) note que sous Colbert, (fin XVII^e.), pour la première fois, apparaissent les métiers de tailleur d'habit et de pâtissier, et que de nombreux jardiniers et fontainiers s'accupèrent pendant longtemps d'embellir les parterres odoriférants du parc de Colbert, et c'est de cette époque que datent les grands jardins particuliers qui embellissaient le pays il y a deux cents ans (soit vers 1683) et dont il reste encore quelques vestiges remarquables.

Il y avait alors un berger et un meunier, continue Advielle, un sonneur-carillonneur : Jean d'Orléans qui signe souvent au bas des actes des registres. François Maufra, le premier d'une longue lignée à Sceaux, apparaît dès 1678 "Masson en plâtre" (celui qui élève les murs).

C'est en l'église, à l'issue de la messe, que des sages-femmes sont élues.

Un peu plus tard, pour les années 1717-1718, l'intendant du duc du Maine, Brillon (6), fait état dans son Journal :

de maçons : Guillot, Moulin qui demande 15" pour chacune balustrade qu'il a posée au château et jardin de Sceaux. On les lui avait demandées en pierre d'Arcueil, 3" pièce, au lieu qu'il a voulu employer des pierres qu'il avait à Chagny.

d'un tapissier : Chevalier (frère de lait du prince de Dombes

d'un marchand de vin : Eynart

d'un bûcheron : Marc Leblanc

des fontainier et taupier : d'Orléans

du jardinier de Sceaux : Girault

d'un sculpteur : Hardy (vases sur les pilastres de la grille de Sceaux).



Le maçon et la blanchisseuse B.N. Photo P. Lemâitre

De 1766 à 1775

Sur les registres paroissiaux *en l'église St Jean-Baptiste de Sceaux du Maine , route d'Orléans, et diocèse de Paris* *il y a toujours beaucoup de vigneron, d'autres noms s'ajoutant aux plus anciens :

Saulnier, Picard, Moullé, Garnier, Jubin, Drancy.

quelques "métiers" de femmes sont indiqués :

- blanchisseuse de ce lieu : Marie-Madeleine Martine
Marie-Catherine Dorléans
- concierge chez M. de Foissy : Marguerite Nicole (1768) qui est aussi sage-femme de cette paroisse (1774)
- fille ouvrière en linge
- couturière
- marchande-mercière
- cuisinière, chez M. Desgranges
- sages-femmes (Mme Masson, Marguerite Nicole)

Des professions apparaissent, ou sont formulées différemment :

terrassier, plâtrier, couvreur, lapidaire, ébéniste, marchand de bois, fripier, bourlier et messenger, épicier-chandelier, manufacturier en savon, vinaigrier, horloger, tonnelier, treillageur. *Deux aubergistes* sont installés dans le village : Claude Audouart et Alexandre Guyard (les Vangelen de père en fils, sont toujours hôteliers du marché "à l'écart") ainsi que deux traiteurs-pâtisseries, Jean Baillet et Denis Ithier.

Il y a deux *entrepreneurs de bâtiments* : Jacques-Marin Bayeux (marguillier de ce lieu) (7) et Joliette.

Gilles Boulogne, qui apparaît en 1774, comme maître-charron, est le père fondateur de l'entreprise de carrosserie du siècle suivant. (8)



Le charron, planche de l'Encyclopédie Photo P. Lemaître

* Après la mort de la duchesse du Maine, en 1753, la paroisse continuera à être appelée Sceaux du Maine, jusqu'à l'arrivée du duc de Penthièvre, en 1775.

L'instruction des enfants était prise en charge par le maître d'école, Edmé Bourgeois, toujours fidèle au poste, et deux maîtres de pension : Etienne Suratheau et Nicolas Garnon. (9)

A l'église, le maître des enfants de chœur : Nicolas Etienne Gambard, le sacristain : Joseph Bouché, de service aussi en la chapelle du château, le premier bedeau : Nicolas Duchemin, le carillonneur (et vigneron) : Jean-Baptiste Moullé, œuvrent sous la direction de M. le Curé.

Pour leur santé, les habitants ont recours à deux maîtres en chirurgie (dont Pierre Marcès, également en service aux infirmeries du Comte d'Eu).

Des qualifications de maître deviennent fréquentes, celles d'apprenti ou de garçon, aussi :

maître-charpentier, garçon-cuisinier.

On peut être aussi tout simplement bourgeois (de Paris, de ce lieu) ; ainsi François Gagnat 1768-1769, avant d'apparaître plus tard comme procureur fiscal.



L'école du village au XVIII^e. siècle
B.N. Photo P. Lemaître

Les charges ne manquent pas dans **le domaine de la robe** :

Huissier au baillage de cette paroisse : Nicolas Lacombe, 1766, 1767.

Greffier tabellion au dit baillage : François Le Lorin, 1766, 1767.

Me greffier et syndic de cette paroisse.

Procureur au baillage de ce lieu : François Desgranges, 1773.

Greffier notaire de la baronnie de Sceaux du Maine : Pierre Taillendier, 1771, 1772. Il meurt en 1774, à 74 ans. (10)

Autour de 1781

Dans sa thèse de doctorat de 3^e. cycle, consacrée en 1971 au *Développement urbain de Sceaux, 1782-1962*. Mme Marie Markus a repéré les **293 taillables de 1781**, et a réparti ainsi les métiers indiqués :

- 28 gens de maison
- 9 gens de lettres et de robe
- 34 marchands
- 27 ouvriers à la Manufacture
- 1 propriétaire de la Manufacture (Richard Glot)
- 2 entrepreneurs de bâtiment
- 80 artisans
- 109 agriculteurs (dont 81 vigneron, 12 journaliers, jardiniers, terrassiers fontainiers)
- 2 pauvres
- 1 parisien

293 taillables
(Il y a cette année là, 14 exempts)

Les registres paroissiaux des années 1780, 1781 et 1782, nous apprennent :

le baptême d'un fils, chez Joseph Thore, maître en chirurgie (1782)

ou également chez Louis-Toussaint Godmus, élagueur (celui qui sera engagé plus tard par la Société propriétaire du jardin et des eaux de Sceaux),

qu'un garçon-cuisinier, François Guerrier, 53 ans, a été trouvé mort dans sa chambre (1782)
et que Vincent Benoist, vigneron, est jardinier chez M. Merrey.

Les mêmes registres font état de :

un matelassier, un teinturier, un toiseur de bâtiments, un marchand d'indienne (toile de coton imprimée), entre autres.

La fin du siècle, 1793-1797

Au début de l'année 1793, on fait encore mention de Sceaux-Penthièvre sur les registres : **fait en la maison commune de Sceaux-Penthièvre, canton et district de Bourg l'Egalité**. (le "bon Duc" meurt le 4 mars de cette année).

Mais, au 22 septembre 1793, à minuit, l'an II de la République française est proclamé, et c'est la **municipalité de Sceaux l'Unité** qui enregistre, naissances, mariages et décès.

Parmi les métiers ou fonctions déclarés, l'on note ceux de :

cocher, femme de charge, laitier, marchand chapelier, marchand de veaux, marchand de moutons, mécanicien, matelassière, homme de confiance, négociant, marchand-mercier forain, bourgeois (encore...) puis citoyen-bourgeois, officier municipal, officier de brigade casernée ci-devant château, officier de brigade résidente au marché de Sceaux, garde-portier de l'établissement rural du domaine national de Sceaux. (11)

Il semble que **du monde loge encore au château**, en cette année 1793 :

domicilié au château de Sceaux, lieu-dit de la Ménagerie : Louis-Toussaint Godmus, élagueur de M. de Penthièvre, (puis de sa fille, la citoyenne Égalité).

dans sa maison située au lieu dit le château : fontainier jardinier, garde, voiturier.

dans sa maison située au parc de Sceaux, grille de Châtenay : garde-forestier.

domicilié au château de Sceaux, lieu-dit de la Faisanderie : citoyen François Piat.

L'endroit où l'on habite est maintenant indiqué et **certaines rues ont pris un accent révolutionnaire :**

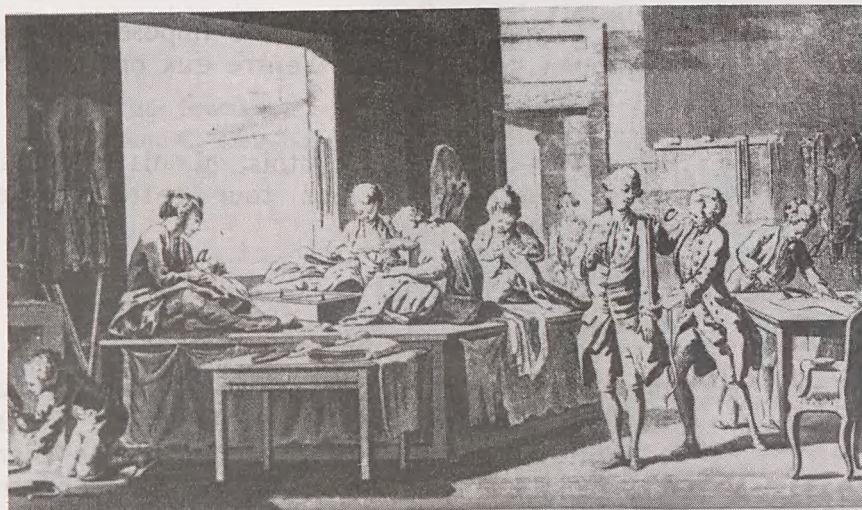
rues de l'Unité, de Mutinus Scevola, du bonnet rouge, des sans-culottes, de Marat, de Brutus, de la force armée, Place Jacobine, Place de la liberté, Place Vendémiaire...

Ici et là, : ***l'on retrouve des noms familiers :***

Marguerite Nicole : *sage-femme de la municipalité de Sceaux-Penthièvre*, 64 ans, son 2ème mari, Nicolas Gendron est sacristain, 1793.

Le citoyen Desgranges, notaire et maire de cette commune (rue de l'unité)

Charles-Eustache Vangeleen, hôtelier (le fils : il a 32 ans) "lieu dit le marché de Sceaux"



Le tailleur d'habits, planche de l'Encyclopédie Photo P. Lemaître

Jean-Baptiste Maufra, entrepreneur en bâtiment patenté

Barthelemy Carlu, 40 ans, ouvrier à la Manufacture de Sceaux, rue des Imbergères

Jean-Jacques Moullé, tailleur d'habits, 100 rue de l'unité

Joseph Thore, est toujours chirurgien

Antoine Thion, membre du conseil général de la commune de Sceaux

Pierre Champin, graveur, 88 rue de l'unité : naissance d'un fils : Jean Jacques...

II - LES IMPOTS

La **Taille** était l'impôt direct perçu au profit du Trésor royal, et principalement payé par les roturiers (12). Il concernait tous les chefs de famille sans exception (tout homme marié, même s'il habitait avec ses parents), l'unité d'imposition étant le "feu" (13).

La Taille variait selon que l'on était locataire ou propriétaire de son logement, selon les terres que l'on possédait et selon l'importance du salaire (industrie). La Taille additionnait, en somme, l'impôt sur le revenu, la taxe d'habitation et le foncier.

La **Capitation** était la taxe levée par individu, basée sur le rang social et non sur les revenus. On trouve, au titre de la Capitation, l'impôt perçu pour les domestiques que l'on employait.

Les Collecteurs (14)

Nommés chaque année par la paroisse, ils définissent le montant à payer pour chacun des taillables, sans s'oublier eux-mêmes...

En 1752, nos trois collecteurs sont imposés chacun à 5 livres, ce qui est peu, et deux d'entre eux *ont déclaré ne savoir signer*.

En 1765, Jean-Baptiste Courtois, Louis Dauboin et Louis Benoist, assument à leur tour cette charge, et sont imposés à 8 livres.

La Taxe d'habitation

donne une idée des conditions de logement. Il n'est pas toujours facile de déchiffrer sur les rôles de la Taille, les *Noms et qualités des Taillables et détail des Biens sujets à l'Imposition de la Taille* ; en ce qui concerne l'habitat proprement dit, on trouve :

M on en ppre pour maison en propre
m à l. pour maison à loyer
ch. à l. pour chambre à loyer
P on de M on pour portion de maison

Selon les documents consultés aux Archives Nationales, il semble que, à Sceaux, au XVIII^e. s. beaucoup de contribuables occupent des maisons à loyer, ou même simplement des chambres qu'ils louent (relève-t-on en 1783, par ex.) à Grégoire Maufra, Gilles Boulogne, Matthieu Drancy, Jean-Baptiste Moisson, ou au Procureur Gagnat, qui, lui, possède des immeubles de rapport. (15)

Certains sont propriétaires de leur logement, comme Etienne Suratheau, Maître d'école (1776) ou Jean-Hubert Aubry, journalier et boulanger (1783). (16)

Il y a ceux qui sont logés gratuitement (ou déclarés comme tels)

1779 - logé gratis chez son père (Louis Benoist)

1783 - logé gratis chez le prince (Taillandier, notaire et greffier) (17)

En 1776, Le Sr Glot et les exploitants de la Manufacture de Fayence sont taxés pour leur Maison 12 p. (pièces) et 1/2 jardin.

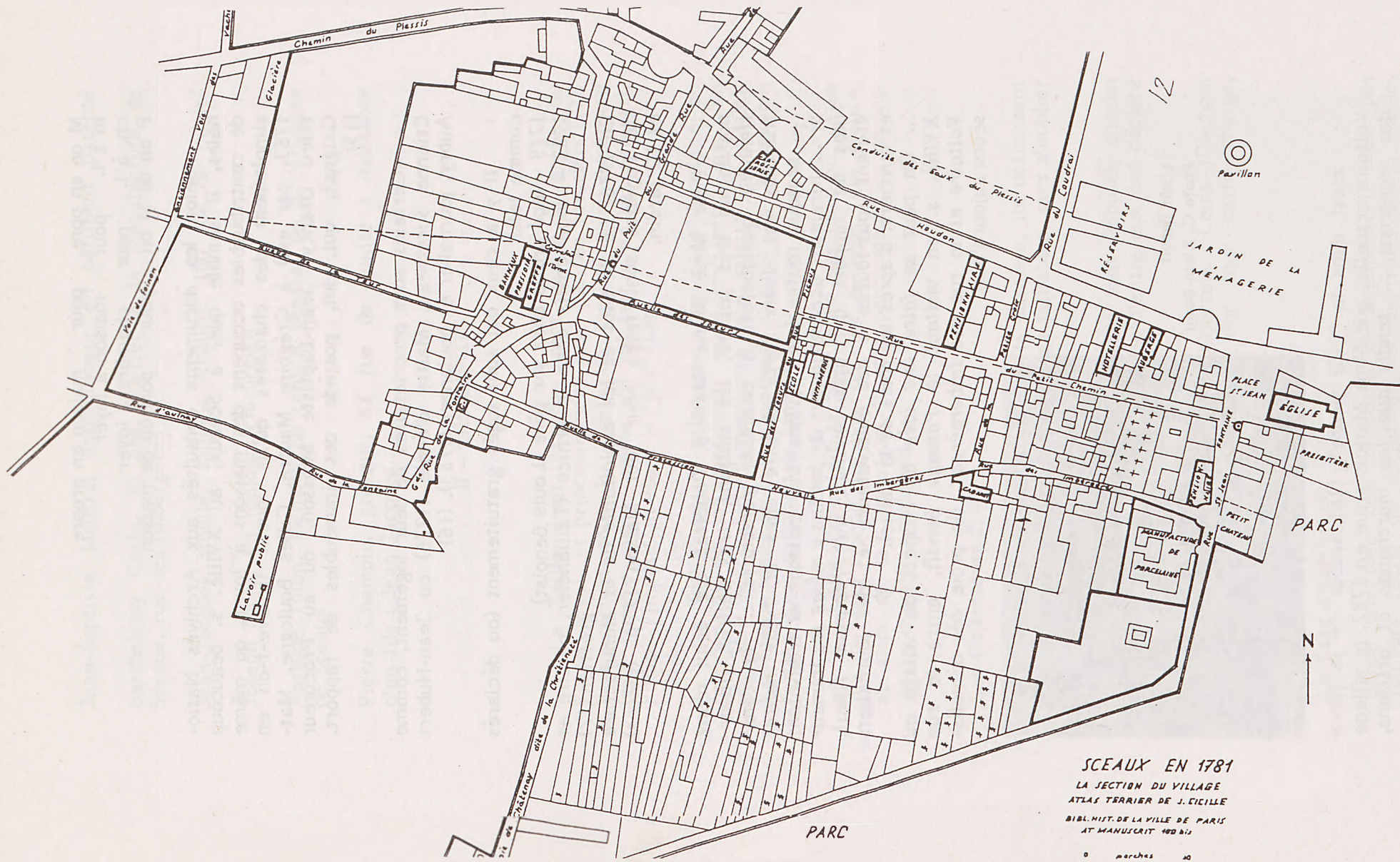
Pour Mme Marie Markus, l'habitat est celui d'une population très pauvre, les maisons, très petites, appartiennent quelquefois à plusieurs personnes ... la construction est d'une forte densité dans la "ville haute" ... presque toutes leurs (vignerons) maisons se trouvaient là ... rarement accompagnées de jardins ; même les immeubles de rapport qui appartenaient au Procureur fiscal, étaient sous-louées à des cultivateurs (et des journaliers et ouvriers, d'après les rôles de la Taille).

... On peut se faire une idée de l'aspect du village au XVIII^e. s. en visitant le Passage Benoît, entre la rue Voltaire et la rue des Imbergères... (la proie des démolisseurs aujourd'hui).



L'Îlot Benoît
Photo C. Klein-Bunot

c'est dans la "ville haute", (18) autour de la place Voltaire actuelle, que Mme Markus situe en 1782, le village des vignerons ... tandis que les marchands et artisans, pour la plupart, occupent la ville basse comme les bourgeois...



SCEAUX EN 1781
 LA SECTION DU VILLAGE
 ATLAS TERRIER DE J. CAILLE
 BIBL. HIST. DE LA VILLE DE PARIS
 AT MANUSCRIT 100 bis

0 marches 20

Les Exempts

L'on a vu qu'en 1752, la duchesse du Maine, Mr le Curé, M. le Vicaire, échappaient à l'impôt.

Le Château et la Cure figurent toujours en premier, parmi les exempts. Ceux-ci sont plus ou moins nombreux, selon les années :

En 1776, 17 exempts figurent en regard de 240 taillables.

Il a paru intéressant de reproduire ici la liste détaillée des 19 exempts de l'année 1783 (265 taillables) :

Mgr le duc de Penthièvre
Le Domaine du Roy
M. le Curé
M. Le Vicaire
M. Le Normand, Secrétaire du Roy
M. De Merey, Secrétaire du Roy
M. De Soissy, Receveur du Domaine
M. Champin, fourrier des logis du Roy
M. De Trévillier, Banquier
M. l'Abbé Baudeau
Mad e La V ve Trudon, Bourg se de Paris (bourgeoise)
Mad e La Fontaine Bourg se de Paris
Mad e Muiron, Bourg se de Paris
M. de Carancy, B ois de Paris (bourgeois)
M. Bertrand, B ois de Paris
M. De la Verrière ayant épousé la V ve Daran *
M. Chaillé, architecte et Inspecteur du Bat.
M. Cauvette, Sculpteur
M. Poitevin, Paveur à Paris

* Madame, veuve d'Haran, fameux médecin, renommé pour les Bougies ... (Gaignat)



L'Impôt sur les gens de maison

S'ils ont été exemptés de la taille en 1783, M. Merey, M. Le Normand, M. de Soissy, M. de Corancey, paieront chacun 48 sols pour leur jardinier en 1789 (2 livres et 8 sols, ce qui est minime).

Voici pour 1779, la liste des habitants de Sceaux imposés pour leurs domestiques :

M. Darand *	1 jardinier	2 livres 9 sols
Mme Baron	1 jardinier	2 livres 9 sols
Jean Veugène (hôtelier)	1 cuisinier 1 charretier 2 servantes	8 livres 11 sols 6 deniers
Nicolas Dupuis (marchand de bois)	1 charretier 1 garçon de cour 1 servante	4 livres 18 sols
Manufacture	1 portier	3 livres 13 sols 6 deniers

Les châtelains de Sceaux ne sont pas taxés pour le nombreux personnel qu'ils emploient (ce personnel échappant lui-même à la Taille) On se demande d'ailleurs comment, en plus des nombreux gages versés (même s'ils étaient faibles) et des pensions allouées aux vieux serviteurs, ces princes auraient pu faire face à ces charges supplémentaires.

Le montant de l'impôt, quelques comparaisons

En 1717, Brillon note dans son journal : *M. le Curé écrit que ses habitants sont trop accablés de taille ...*

En 1752, les plus faibles impôts varient autour de 5 livres. Sur les 52 vigneron, la moitié environ sont imposés entre 20 et 60 livres. Artisans et commerçants, pas tous, entre 50 et 100 livres (2 maçons à 50 et 84 livres, 2 bouchers à 48 et 108 livres).

L'hôtelier du Marché de Sceaux est toujours le plus taxé : 130 livres.

* sans doute d'Haran

En 1776, ouvriers et journaliers ont à payer en moyenne 3 à 6 livres. Un tourneur est imposé à 9 livres car il possède une maison en propre, un peintre et marchand épicier à 14 livres 3 sols. *Etienne Suratheau, le Me de pension (ou d'école), propriétaire aussi de sa maison,* paye 6 livres 10 sols, le *Sieur Glot et les exploitants de la Manufacture de Fayence* 110 livres et le *Sieur Veugène, aubergiste hotelier* 333 livres ...

III - LES FAMILLES

La Vie

Les familles étaient nombreuses, en général ; il fallait compenser l'importante mortalité infantile. *La natalité était toujours élevée : près de 39 naissances pour 1000 habitants. Les familles de 15 enfants étaient aussi fréquentes chez les paysans que chez les bourgeois. Le taux de mortalité était de 33 pour 1000 habitants. (18 naissances, 11 décès, par 1000 habitants en 1974).* Histoire : 1789-1848 par Tudesq et Rudel : La Société d'Ancien Régime en 1789.

Chez les vigneron

Jean Aubry et Aimée Perrin ont 9 enfants de 1706 à 1719.

Simon Aubry (leur fils, né en 1711) et Anne Courtois, 11 enfants de 1732 à 1747

Jean-Hubert Aubry (autre fils, né en 1719) et Marie-Catherine Poulet 10 enfants de 1744 à 1758

Jean-Baptiste Benoist et Anne Coste ont 10 enfants de 1709 à 1729

Claude Benoist (leur fils, né en 1718) et Marie-Louise Guilloux, 8 enfants de 1743 à 1760.

Jean Benoist et Marie-Louise Lamotte, ont 8 enfants de 1747 à 1763.

Claude Courtois et Jeanne-Madeleine Boulogne ont 14 enfants

Etienne Drancy et Anne Courtois ont 9 enfants, de 1704 à 1722.

A la manufacture de fayence :

Jacques et Jullien y travaillaient comme sculpteur et peintre, avant d'en devenir les directeurs de 1763 à 1772, tout en fondant une nombreuse famille :

Carl-Symphorien Jacques (1724-1799) épouse Honorée Agnès Adam, ils ont 15 enfants.

Joseph Jullien épouse à Sceaux (le 8/11/1757) Marie-Jeanne Leroy. 11 enfants naissent de cette union : Henri-Joseph 1758, Jean-Baptiste 1759, Léon-Joseph 1760, Jean-Auguste 1761, Pierre-Joseph 1762, Charles-Ferdinand 1763, Honoré-Sébastien 1765, Jean-Baptiste 1766, Joseph-Casimir 1768, Hélène-Rose 1769, Anne-Joseph 1771.

En 1765, Joseph Jullien est marguillier, il meurt à Bourg la Reine en 1774. (Voir catalogue de l'exposition : 150 ans de céramique, Sceaux - Bourg la Reine)

Une famille de géographes :

Jacques Cicille, épouse à Sceaux le 5/9/1747, Marie-Claude Demantin. Il a 31 ans, elle en a 26 .

Ils ont 10 enfants : Geneviève 1748, Marie-Madeleine 1750, Jean-Jacques 1752, Jacques-Jean 1754, Etienne-François et Marie-Madeleine 1755, Antoine-Jean 1757, Marie-Anne-Louise 1758, Germain 1760, Charles-Jacques 1761.

Etienne-François, né jumeau, est l'auteur de l'atlas terrier de 1782. Il épousera à Sceaux, le 18/1/1780, Françoise-Rose Terrier, petite fille de François Despinal.

Les prénoms sont souvent doubles, et l'on donne fréquemment au petit suivant le prénom du bébé mort prématurément.

Parmi ces nombreux enfants, nés au cours du XVIII^e. siècle, combien ont disparu en bas âge, combien sont arrivés à l'âge adulte ?

La mort

Car la mort frappait souvent les familles, particulièrement à travers les enfants. Sur les registres paroissiaux il n'était pas rare que l'enregistrement du baptême d'un bébé soit suivi quelques jours plus tard de la déclaration de sa sépulture. Et cruellement une même famille pouvait être très éprouvée :

François Dalon, né en 1723, ouvrier à la manufacture de fayence, épouse à Sceaux, en 1755, Marie-Madeleine Petron, soeur de Jacques, peintre à la même manufacture (Jacques Chapelle, témoin de ce mariage)

Ils ont 6 filles, de 1756 à 1768. Mais la famille ne cessera d'être endeuillée :

- 1758 - Marie-Madeleine meurt, à 2 ans
- 1765 - puis Marie-Françoise, à 22 mois
- 1767 - c'est le tour de Marie-Jeanne, à 17 mois
- 1769 - le père disparaît, le 11 janvier.
 - la mère le suit, le 20 juillet (elle à 36 ans)
- 1770 - une autre fille meurt : Marie-Victoire ?
- 1780 - Aimée Adélaïde s'éteint à 20 ans
- Une seule fille a survécu ... combien de temps ?

Quelles sont les causes les plus fréquentes de décès ?

Les registres paroissiaux les indiquent, certaines années.

En 1786, à Sceaux, c'est :

la petite vérole, surtout chez les enfants : 20 mois, 22 mois, 27 mois, 6 ans, 6 ans, 7 ans.

les langueurs ... chez les petits, 17 mois, 18 mois, 21 mois (à cause des dents), chez 1 enfant de 9 ans, chez 3 personnes plus âgées 49 ans, 53 ans (par maux de jambe), 71 ans

la paralysie touche 4 personnes âgées de 51, 64, 71, et 74 ans

la fluxion de poitrine, 1 enfant de 8 ans, et 2 personnes âgées de 55 (pleurésie) et 58 ans

les accidents, 1 enfant de 2 ans (accident de jeu), 1 autre de 8 ans, 2 personnes de 60 ans, et 76 ans (asphyxie) 1 autre, (trouvée étouffée dans son lit, de la vapeur de charbon)

le grand âge (84 ans) la caducité (76 ans) la vieillesse (80 ans)

d'autres causes de décès apparaissent, telles que : fièvre putride (73 ans) asthme (60, 68 ans) apoplexie (76 ans) inflammation du bas ventre (bébé) cancer (38 ans).

Inhumations

Le cimetière se trouvait entre la rue des Imbergères et la rue du petit chemin (l'actuelle rue des écoles) au niveau de l'extrémité ouest de la Manufacture. (C'est en 1814 qu'il sera transféré à son emplacement actuel, rue Houdan)

Les déclarations de sépulture sont suivies de la mention : inhumé dans le cimetière de c.p. (cette paroisse).

Inhumé dans le cimetière de cette paroisse le corps de Pierre Louis Benoit Marchand épiciers Decédé d'indigestion agé de trente quatre ans. En présence de Louis Benoit Viguieron pere du deffunt et de Leonard Marcou — fournisseur à la manufacture de Fayence du Bourg le reineroy demeurant Pérou pere et autres parens et amis qui ont signé avec nous.

*Marcou L Benoit
J L Benoit Marcou Doyen
Denise Duchete*

On trouve dans les années 1747, 1748 : inhumé dans le cimetière de c.p., un inconnu avancé en âge et mendiant... par la permission du lieutenant du Baillage de Sceaux, décédé subitement chez Jacques Roges

L'église accueille parfois les défunts : inhumé dans cette église auprès de la chapelle de la vierge, Pierre Filz, 68 ans, valet de chambre du Roy

inhumé dans cette église, auprès de la chapelle de St Mammès

inhumé dans cette église, vis à vis la porte du cloché Laurent Dupuis, garçon du chateau.

On peut être aussi inhumé par charité : *inhumée par charité*, une petite fille, baptisée quelques semaines plus tôt, le père est postillon de la duchesse du Maine.

inhumé par charité un bébé de 3 jours, chez un vigneron

inhumé par charité Pierre Louvet, journalier 24 ans

L'implantation à Sceaux

Certaines familles sont implantées à Sceaux depuis longtemps.

L'Obituaire de la paroisse de Sceaux, datant de 1480, est un manuscrit de la B.N. établissant une liste des principales familles qui existaient à Sceaux, au XV^e. siècle (note n°14, Bull. n° 3).

Parmi les noms qu'Advielle y a relevés, citons :

Benoist, nommé 9 fois, Boutemotte 20 fois, Courtois 15 fois, Darency (devenu Drancy) 3 fois, Denise 8 fois, Picart 1 fois.

(Advielle ajoute : une seule profession se trouve mentionnée dans l'Obituaire, c'est celle de boucher et nous voyons qu'elle était exercée par la famille de la Voyrie, une des plus anciennes du pays, aujourd'hui disparue).

Advielle continue son enquête sur les registres de baptême du XVII^e. siècle : des familles de l'Obituaire sont toujours présentes :

Benoist, Boutemotte, Courtois, Denise, Drancy, Picart, et d'autres apparaissent :

Aubry, Bruslé, Dorléans, Guillou, Heurthault.

La famille Benoist : une généalogie qui se déroule sur des siècles à Sceaux.

Depuis longtemps implantée à Sceaux, elle apparaît encore largement sur les registres paroissiaux au XVIII^e. siècle.

Les tables décennales mentionnent la naissance de 67 héritiers portant le nom Benoist, entre 1700 et 1780 (beaucoup disparaissant en bas âge).

En 1702, *Jean*, marchand, époux de Claude Brulé, déclarait la naissance de leur énième enfant, Jean (qui mourra à 3 ans).

Un de leurs fils aîné, *Jean* (le même prénom) épouse en 1708, Anne Cosse.

parmi leurs 10 enfants :

Louis, vigneron, épouse Marie-Antoinette Roger. Ils ont 4 enfants, dont :

Pierre-Louis, né en 1753, sculpteur en porcelaine à la Manufacture de Sceaux, épouse en 1774, Louise-Marguerite Marcou. (Il mourra prématurément à 34 ans).

Leur fils, *Pierre-Dorothee* (ou Docithé) né en 1779, mouleur à la Manufacture, devient fabricant à Bourg la Reine, où il mourra en 1860. (voir catalogue de l'exposition de Céramique). Peut-être vivent encore aujourd'hui, des descendants qui portent ce nom ?

Il y a une rue Benoist à Châtenay, près de l'église St Germain.

Et l'ilôt Benoist, à Sceaux, avait sûrement un rapport avec cette famille.

La famille Maufra

Elle apparaît plus tard sur les registres, mais reste présente à Sceaux durant 200 ans (et beaucoup plus, peut-être)

François, masson en plâtre, s'installe à Sceaux, vers 1678, venant de Fontenay, il a 34 ans, est neveu de Laurent Bruslé. Epoux de Anne Lebeau, il meurt à Sceaux, en 1711 "assisté de ses fils, Claude-François, Jean-Baptiste et Jacques".

Jean-Baptiste, (1673-1748) épouse Marguerite Bouttemotte (1678-1768). Il est mentionné maçon, puis bourgeois.

Jean-Grégoire, leur fils, épouse Elisabeth-Victoire Duval, il est Me maçon, et marguillier en 1772.

Jean-Baptiste, leur fils, 1748-1830 figure en 1797, entrepreneur patenté de bâtiments, au 118 rue de l'unité.

Achille-Mammès, enfin, fils de précédent notaire, succède en 1831 à François Nicolas Achille Garnon. Il meurt en 1880, à Sceaux.

D'autres Maufra, parmi les cousins, figurent aussi sur les registres du XVIII^e. siècle, maçons (chez les hommes) pour la plupart. L'enquête pourrait être complétée, au XX^e. siècle.

Et bien sûr, les **alliances** sont nombreuses entre toutes ces familles.

Moullé-Picard, Aubry-Courtois, Moullé-Courtois,
Marcou-Heurtault, Benoist-Marcou, Moullé-Heurtault,
Auboin-Heurtault, Maufra-Bouttemotte, Thore-Maufra,
Garnon-Desgranges...



Une mascarade rustique à Sceaux, près Paris, le mardi gras.
Une mascarade rustique à Sceaux, le mardi gras entre 1792 et 1853.
coll. part. Photo P. Lemaître

CONCLUSION

Il est toujours difficile de mettre un terme à une étude. L'on voudrait en dire davantage, explorer d'autres archives, développer des aspects complémentaires.

C'est aussi avec un peu d'émotion que l'on referme le livre des registres paroissiaux où figurent, de l'écriture personnelle du signataire, tant de noms de ceux qui nous ont précédés.

Est-ce indiscret de les avoir, un certain temps, sortis de l'oubli, en évoquant leur vie de travail, de famille, de les avoir imaginés évoluant dans un décor qui existe encore en partie : l'église, le château (reconstruit) et son domaine, la manufacture, les petites rues au tracé identique ...

Puisque 1989 commémore particulièrement l'anniversaire de la Révolution française en ce bicentenaire, c'est l'occasion de souligner, en guise de conclusion, le développement du sens civique chez nos concitoyens, en cette fin de l'Ancien régime, et leur participation de plus en plus importante aux destinées de leur cité.

Bien des noms familiers apparaissent : (cités par Advielle dans son chapitre sur la Révolution).

Déjà, en 1787, la municipalité de Sceaux-Penthièvre compte parmi ses membres :

Champin (syndic), Gaignat, Bayeux, Moullé, Benoist, Brûlé, Glot, Desgranges.

En 1789, Nicolas-Etienne Gambard (notre maître d'enfants de chœur) est nommé adjoint à la municipalité.

Des notables doivent assister à l'instruction des procès criminels, qui trouve-t-on ?

Garnier, Despinal, Boulogne, Garnon.

En 1790, des élections ont lieu pour une nouvelle

municipalité, dans l'église paroissiale "comme lieu plus vaste" et les trois plus anciens d'âge sont nommés scrutateurs :

Dupuis, Gaignat, Dorléans.

En 1789 et 1790, la convocation des membres de l'Assemblée municipale, était encore "faite et annoncée au son de la cloche, en la manière ordinaire". Ces réunions, ainsi que celles des habitants, avaient toujours lieu à l'issue de la messe paroissiale...

Françoise PETIT

Jacqueline Juratheau
Jacqueline Stann Demontin
François Demontin
L'abbé curé de Steau
D benoist des granges
Mullis de Traisy curé
y Bivotte motte
Jeanbaptiste maugre

Gaignat

NOTES

(1) La profession de vigneron domine presque exclusivement jusqu'en 1665 (Gaignat : Promenades de Sceaux-Penthièvre 1778). Mais, à partir du 18^e siècle, la surface impartie aux vignes commence à diminuer (Thérèse Pila : Bulletin n° 2, l'évolution des vignes à Sceaux, aux 18^e et 19^e siècles). Mme Markus ajoute (sa réflexion étant axée plus précisément vers 1780) : "l'exiguïté des exploitations laisse supposer que de nombreux vigneron étaient obligés de travailler en salariés agricoles pour compléter leurs ressources".
Déjà, en 1752, pour cette même raison, un certain nombre de vigneron sont faiblement taxés.

(2) Le marché que Colbert trouva établi à son arrivée dans le pays, était situé à l'extrémité du territoire de Sceaux, près de la route d'Orléans à Paris. C'est lui qui en développa l'importance, fit bâtir étables et écuries, 2 grandes hotelleries (l'une des 2 ailes abrite encore aujourd'hui la pépinière Nomblot). La chapelle du marché fut bénie le 4 avril 1678, par le curé de Sceaux. Il y avait marché les lundis et jeudis jusqu'en 1700, puis le lundi uniquement jusqu'à la Révolution. (d'après Advielle

Gaignat ajoute dans son style fleuri :

"... dans l'enclos d'une belle hotellerie ... composée de plusieurs appartements, tant au rez-de-chaussée qu'aux 1^{er} et 2^e étages ... à gauche est le corps de logis de l'hotellerie où il y a de très beaux logements pour ceux qui y descendent et veulent y faire quelques repas.

... Il se vend au marché de Sceaux le lundi de chaque semaine, des boeufs, des vaches et des moutons, depuis 9 h. jusqu'à 2 ou 3 h. de l'après-midi..."
Cette grande hotellerie appartient aux Vangelen, Henry-Jean, puis Charles-Eustache son fils. Mme Markus note qu'en 1981, les biens fonciers de ce dernier "occupent près de 7 ha en plus des 2,5 ha de l'enclos du marché ; la moitié à peine en est située à Sceaux, le reste est à Bourg-la-Reine où il possède 3 maisons"

- (3) Le terme de journalier n'a pas de sens bien déterminé ; on peut louer ses bras à un artisan, un commerçant, au directeur de la Manufacture, ou bien travailler la terre chez un vigneron, aider au jardin chez un particulier.
Pour des raisons évoquées en note (1) certains vigneron figurent comme tels ou comme journaliers, l'on peut avoir aussi un métier, et se louer ailleurs, simultanément ou à quelques années d'écart :
maçon et journalier : Jean Grelot (1737-1746); boulangier (1750) journalier (1756) : Germain Demantin.
- (4) A la suite des taillables ordinaires, le Rôle de la taille fait figurer les "intrans" (personnes arrivées dans l'année, nouvellement imposées) les "horsins" (domiciliés hors de la commune, mais payant une imposition pour des propriétés dans la commune) les "cottes a six deniers" (indigents et vagabonds) et quelquefois les "privilégiés" (ex : en 1779, les héritiers de la Dame Halin ou veuve Alaine, taxés à 16 sols)
- (5) Advielle (Victor). - Histoire de la Ville de Sceaux, 1883.
- (6) Brillon, intendant du duc du Maine, "le journal de la maison du Maine" 1717-1736 - Copie du manuscrit original par M. Panthier, manuscrit. Musée Ile-de-France.
- (7) qui tient un registre. Le marguillier était à la tête des laïques élus par les paroissiens et formant le conseil de fabrique, chargé du budget de la paroisse.
- (8) "Gilles Boulogne, qui créa cette maison en 1768, était originaire de Fresnes les Rungis ; il eut pour successeurs son fils Pierre, son petit-fils Jules, et le fils de celui-ci, Hippolyte, le propriétaire actuel"... Advielle, p. 537-538.
Cette industrie de construction de voitures était située à l'emplacement actuel du cinéma le Trianon, elle employait une cinquantaine d'ouvriers en 1863. Il y a toujours à Sceaux, une rue Hippolyte Boulogne.
- (9) "... vis-à-vis cette grande porte de la Manufacture il y en a une pareille, faisant l'autre bout ou encoignure, à droite de la rue des Imbergères, où il se tient une Pension de jeunes enfants pour le Latin. Les 2 portes (Manufacture et Pension) forment

NOTES

une demi-lune en face du petit château. Le Maître de Pension a acheté cette maison pour y loger, lui et ses pensionnaires et pour y tenir les basses classes, mais comme elle n'était pas suffisante pour ses petits Pensionnaires, il vient de la faire augmenter d'un tiers ; et du jardin qui y était, il en a fait une cour..."- Gaignat.

Il s'agit de Claude-Nicolas Garnon, repéré entre autres sur les registres paroissiaux :

Me de pension 1769

Me de pension, rue St Jean face à la Faïencerie, 1789 ... "Il y a au milieu de la Grande-Rue une autre bonne Pension, sous le nom de Maison d'Education, tenue par M. Suratheau. Le Maître est fort instruit, et en état de conduire la jeunesse pour le Latin, jusqu' en Philosophie, il enseigne aussi le Français, l'Ecriture, les Comptes et tout ce qui regarde la Religion, La Finance et le Commerce." Gaignat, p. 38.

(10) Sous l'ancienne monarchie, les fonctions dévolues de nos jours aux maires étaient, quant à la police administrative, remplies par le Procureur fiscal dont la nomination dépendait de l'autorité royale. (Advielle)

- le tabellion était un fonctionnaire chargé de mettre en grosse les actes dont les minutes étaient dressées par les notaires.

- Sur le plan Cicille, "Sceaux en 1781, la section du village" figure le Greffe, au carrefour de l'Orme (le bas de la rue du four)

(11) Le Musée de l'Île-de-France a en sa possession une lettre en date du "21 Brumaire de l'an 4 de la République une et indivisible" signée d'un certain Thivoux, "gardien de l'établissement rural de Sceaux" (ce qu'est devenu le domaine princier). Elle est adressée "aux citoyens composant la commission d'agriculture et des arts", à Paris. Thivoux y dresse la liste des citoyens employés comme lui à l'établissement rural, et les ambitions de chacun... "que le citoyen Lourdet (l'ancien voiturier du duc) charretier qui panse 6 chevaux et l'ânesse, sans compter les charrois et les travaux à la terre, gagnerait 3000 F..." Il est question d'un berger, d'un vacher, d'un bouvier, d'un jardinier en chef (tout ce monde souhaitant logement, jardin, chauffage et salaire) quant aux vaches, veaux, génisses, cochons, poules, le parc les nourrit...

(12) C'était à l'origine, un impôt de guerre ; les nobles ne le devaient pas, puisqu'ils payaient théoriquement l'impôt du sang. Cité par J. Lebrun : le XVIII^e. s.

Au Moyen Age la taille avait une attribution précise. Elle était levée dans la majorité des cas pour la guerre et pour l'entretien des fortifications et était perçue par feux.

(Guide des recherches sur l'histoire des familles)
Paris - Archives Nationales 1981.

(13) Le "feu moyen" correspond à un nombre variable de personnes -4 à 5- suivant la région, le type et la tendance démographique de la localité. Jean Guéroul, Conservateur aux Archives Nationales. Les 217 taillables de l'année 1752 constituent 217 feux, soit 900 à 1 000 habitants.

(14) Le collecteur d'impôts était un habitant du village choisi pour faire la répartition de la taille et des autres impositions. Il était élu sur la place de l'église à la majorité des suffrages. C'était une charge redoutée. Nul taillable ne pouvait refuser cette charge, mais le marguillier, le maître d'école et le syndic en étaient exemptés durant le temps de leur fonction. Les charges communales de marguillier, de collecteur, ne donnaient pas droit à des prérogatives. Ces titres ne dépendaient que de la volonté des habitants. C'était un devoir à remplir à tour de rôle et on pouvait contraindre par voie de justice un habitant à l'exercer.

Simone Rivière. L'espace d'un sanctuaire : St Sulpice-de-Favières. 1984.

(15) Description de la maison de Gignat par lui-même : "elle a beaucoup d'apparence en logement par sa longueur ; mais elle n'est rien, car il n'y a qu'une face de bâtiment de quatre-vingt pieds de longueur sur le devant de la rue du Puits. Elle a six chambres de treize pieds en treize pieds chacune de long, sur autant de profondeur, sans jardin" (Promenades de Sceaux-Penthièvre...)

D'après Mme Markus : François Gignat, procureur est propriétaire de quatre maisons au carrefour des deux axes de voies principales (la rue de Houdan et la Grande Rue) selon le Terrier : neuf personnes sont désignées comme ses locataires sur le Rôle ; ... François Desgranges, notaire et procureur a trois chambres sous louées dans sa maison... (p. 249). Rôle de la Taille de 1781.

En 1939, la maison Gignat pouvait-être identifiée rue Voltaire, N os 28 et 30 (maison détruite par le Département)



(16) Etienne Suratheau est-il maître d'école (ainsi est-il qualifié en 1776 et 1781) ou maître de pension (comme l'indiquent les registres paroissiaux en 1769, et Gagnat en 1778) ?

Est-ce une nuance qui échappe à celui qui rédige les actes (il s'agit d'un baptême) ?

Celui qui a tenu si longtemps le rôle de maître d'école, Edmé Bourgeois, exerce-t-il encore ? Il a 76 ans en 1778.

(17) il faudrait lire : logé gratis par le prince. "... la place du Greffe (près de la rue du Four) où est la maison du Notaire et Greffier de la Baronnie de Sceaux, logé gratis par le Duc de Penthièvre..." Gagnat, 1778.

(18) La naissance du village est liée à la culture de la vigne. Les premières maisons de vigneronniers auraient été construites sur la partie la plus élevée : la crête que forme la rue de Houdan, la vigne étant cultivée sur les pentes méridionales.

L'axe routier principal de la "ville haute" est tracé du Nord au Sud (venant de Paris et allant vers Chatenay-Malabry et Versailles) par les rues de Fontenay, la Grande Rue qui la continue, ensuite les rues du Puits et de la Fontaine qui lui font suite en décrivant des courbes (Rue Voltaire, en 1883 d'après le plan de Troufillot).

La "ville haute" constituait un habitat très dense, de chaque côté de la Grande Rue, limité au Nord par la rue Houdan, (courbe de niveau de 100 m) au Sud par la rue des Imbergères (courbe de 90 m).

La "ville basse", plus tardive, présente un aspect plus régulier, et comporte beaucoup de jardins. C'est là que s'élèvent les plus importants bâtiments publics dont l'église, le presbytère, le petit château. Les enclos (ces grandes propriétés encloses de murs) qui la composent aussi, entourent le village, ils appartiennent à de riches bourgeois de Paris venant y habiter pendant la belle saison. (d'après la thèse de Mme Markus)

VISITE du 22 octobre 1988

BIBLIOGRAPHIE

A) Sources manuscrites :

- **Registres paroissiaux**, conservés à la Mairie de Sceaux (depuis 1616), consultés essentiellement pour le XVIIIème siècle : actes de baptême, mariages, sépultures, de la paroisse de Sceaux du Maine, puis de Sceaux-Penthièvre, et Sceaux-L'Unité.
- **Archives Nationales** : les Rôles de la Taille, dossier Z 1G, salle Clisson, pour les années 1750 - 1752 - 1755 - 1763 - 1765 - 1776 - 1779 - 1783 - 1789.

B) Sources imprimées :

M. MARKUS, Le Développement urbain de Sceaux 1782-1962. - Thèse pour le doctorat de 3è. cycle. - Paris, 1971.

V. ADVIELLE, Histoire de la ville de Sceaux, depuis son origine jusqu'à nos jours. - Paris, 1883.

C.F. GAINAT, Promenades de Sceaux-Penthièvre, de ses dépendances et de ses environs. - Paris, 1778.

S. RIVIERE, L'espace d'un sanctuaire : St Sulpice de Favières. - 1984.

VISITE du 22 octobre 1988

CHATEAU DU MARAIS

St SULPICE DE FAVIERES

CHATEAU DE COURSON

Le matin du 22 octobre 1988, par une température automnale, les **Amis de Sceaux** se retrouvaient à l'entrée de la grande allée du **château du Marais...**

Le vieux manoir du XV^e. siècle des Hurault dont il ne subsiste que les douves et le donjon, fut acheté en 1706 par Pierre-Henri Le Maître. Un de ses descendants fit édifier par l'architecte Nicolas Barré, en 1770, le château actuel, l'un des plus beaux du XVIII^e. siècle en Ile de France.

La comtesse de la Briche, nièce du constructeur Le Maître, hérite du Marais, qui resta ainsi dans la famille jusqu'à la fin du XIX^e. siècle.

La duchesse de Talleyrand acquit ce château en 1899 (elle était alors la comtesse Boni de Castellane) et c'est sa petite-fille, Madame Gaston Palewski qui en est l'actuelle propriétaire.

La raison de notre visite étant surtout d'évoquer le souvenir de Florian, Thérèse Pila, dans la cour des communs, nous conte avec talent, les séjours qu'il fit ici, goûtant les charmes du domaine et de son hôtesse, la comtesse de la Briche.

Car on ne visite malheureusement pas l'intérieur du château. Seules des salles aménagées en musée, dans les communs, tentent de faire revivre le passé.

L'une reconstitue le salon littéraire que tint la comtesse de la Briche et que fréquentèrent hommes et écrivains célèbres, représentés ici par des mannequins : Florian et Mme de la Briche, Talleyrand et Mme de Staël, Chateaubriand et Pauline de Beaumont... Il y manque Ste Beuve, Molé ...

Des extraits de leurs lettres et poèmes sont exposés dans des vitrines.

Une autre salle regroupe bustes et portraits de la famille Talleyrand.

Enfin, une pièce est consacrée au souvenir de Gaston Palewski, que sa femme entretient avec une fidélité touchante. Elle tient à commenter elle-même les nombreuses photos et écrits des hommes politiques que son mari fréquenta tout au long de sa carrière.

Au cours de la promenade dans le parc, frissonnant légèrement par cette fraîcheur humide, nous remettons nos pas dans ceux de Florian, que ce lieu enchantait, admirant la façade d'honneur flanquée de son haut portique, le vaste parterre et la grande pièce d'eau.



Le Château du Marais façade d'honneur
photo M. Henry

A l'issue de la visite au Marais, les voitures prennent la route de **St Sulpice de Favières**, une petite commune voisine dans la Vallée du Renard, affluent de l'Orge. La tradition veut que dans ce village proche de la voie romaine Paris-Orléans, dans la seconde moitié du VII^e. siècle, l'archevêque de Bourges, St Sulpice, ait rendu la vie à un enfant qui se serait noyé dans la rivière. Le mince filet d'eau qui coule actuellement nous permet d'en douter. Plus sérieuse paraît être la présence d'une source, objet d'un culte gaulois assimilé par le paganisme romain, qui aurait donné lieu à un pèlerinage au puits d'une chapelle connue dès le XII^e. siècle.

Aujourd'hui sur cette humble place de village, l'église monumentale, conçue pour accueillir les milliers de pèlerins du Moyen Age nous surprend. C'est dit-on une des plus belles églises gothiques d'Ile de France. Certes le porche central est bien endommagé, mais les sculptures du tympan laissent encore deviner un Christ rédempteur debout entre la Vierge et St Jean à genoux dans les angles. Les élus se dirigent vers le Paradis et les damnés, comme il se doit, se voient engloutis par un monstre symbolisant l'enfer. Les anges musiciens dans les voussures s'efforcent de sourire malgré leur mutilations.

En pénétrant dans la nef unique, nous sommes saisis par la légèreté de l'architecture, la finesse des piliers et l'importance des verrières qui laissent entrer largement le soleil pourtant bien pâle ce matin. Comme le dit Georges Poisson dans le *"Dictionnaire des Eglises de France"* *la superposition des trois étages de fenêtres donne à cette abside un aspect à la fois imposant et aérien.*

Les plans de cette grande église ogivale sont peut-être dus à un architecte de la Sainte-Chapelle. La différence de toiture nous frappe : seules les trois premières travées sont couvertes en pierre, les autres en bardeaux. Nous chercherons à en voir le raccord de l'extérieur. A l'intérieur, sur le doubleau figurent les armes du Président Lamoignon, châtelain de Baille qui participa à la restauration du XVII^e. siècle.

Les chapiteaux retiennent notre attention et nous nous ingénions à en identifier les modèles : feuilles de marronniers, d'érables, de chênes...

Nous notons la galerie de circulation, caractéristique de l'école champenoise.

Au revers de la façade, entre les gâbles ornés de feuilles frisées, nous remarquons les dalles funéraires dressées de Gilles du Coudrier (XVII) et de son épouse.

Dans le choeur, nous nous plaisons à imaginer les moines accoudés sur les "*miséricordes*" des stalles sculptées avec humour.

Sur le retable polychrome de la chapelle latérale nous retrouvons St Sulpice demandant la guérison du Roi Clotaire II, alité, mais le chef toujours couvert de sa couronne...

Quelques marches nous séparent de la Chapelle des miracles (restaurée en 1938), voûtée d'ogives avec ses chapiteaux à crochets recourbés sur des grappes de raisin.

Une amusante bande dessinée retrace la vie de St Sulpice. Une belle Vierge à l'enfant du XV^e. siècle se détache malheureusement sur un faux velours de Gênes. Plusieurs statuettes ornent des niches creusées dans des cavités qui devaient communiquer avec le presbytère.

En remontant dans la nef, nous distinguons les plaques fixées au mur à la mémoire des châtelains, entre autres celles d'Alphonse Lavallée fondateur de l'Ecole Centrale et celle de son fils, créateur de l'Arboretum du château.

Dans les vitraux de la Chapelle de la Vierge (XIII-XIV) enfin, nous découvrons un St Joseph tout confus d'avoir douté de la fidélité de Marie "*se confondant en excuses*", précise le commentaire !

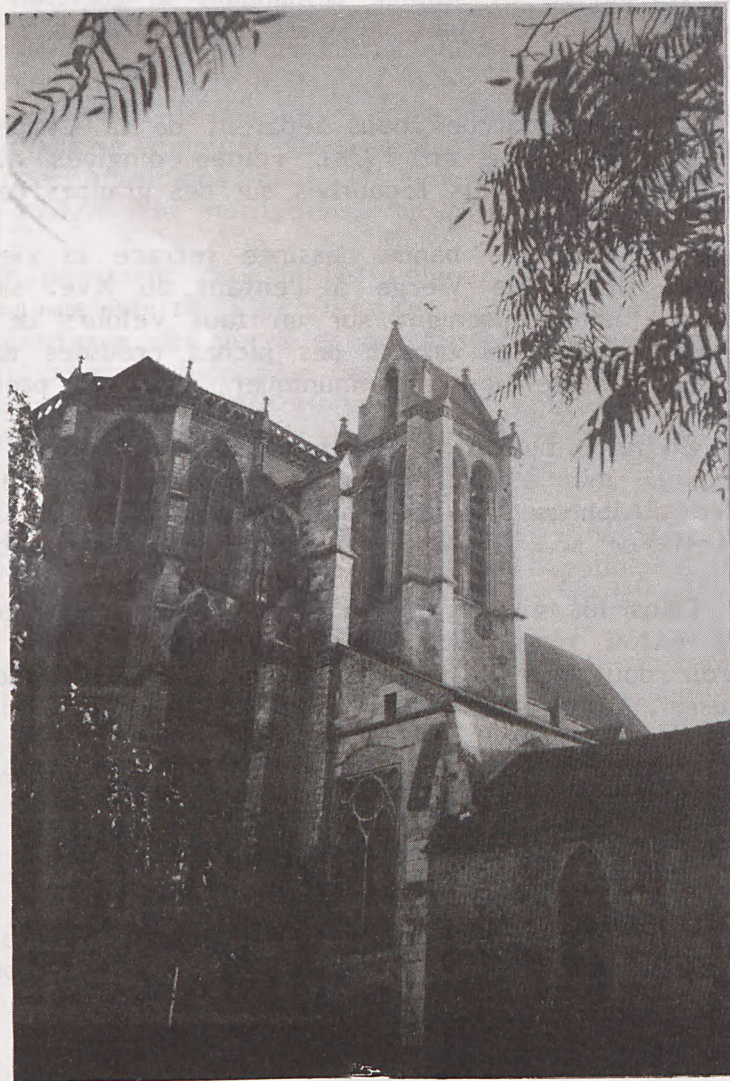


Il nous reste maintenant à considérer les transfor-
mations de la Fondation Renaudin après le décès de

Nous ressortons sur la place silencieuse et allons découvrir le chevet de l'église, avec son gros clocher carré épaulé de huit contreforts, dont le toit en bâtière dépasse à peine le chœur aux larges fenêtres rayonnantes.

Les Amis de Sceaux reprennent leur aimable bavardage et après quelques pas dans la rue aux Fèves (origine probable de Favières) bordée de beaux bâtiments du XVI^e. siècle, gagnent l'Auberge de la Ferronnière où un rustique mais copieux repas les attend.

Après le déjeuner, nous invitons ceux qui le souhaitent à poursuivre avec nous la promenade vers **le Domaine de Courson**, situé dans un grand parc à la française, dans le goût de Le Nôtre.



L'église St Sulpice de Favières
photo M. Henry

Du manoir en brique et pierre construit au XVI^e. siècle par Gilles Le Maître, avocat général de François I^{er}, il reste la disposition générale du château avec son corps de logis principal, ses deux pavillons sur le parc et deux autres sur la cour centrale, mais le châtelet et les murets qui clôturaient la cour d'honneur ont disparu.

De Balthazar de Fargues dont St Simon fait mention dans les Mémoires, propriétaire qui a précédé Guillaume de Lamoignon, seul est signalé l'achèvement d'une galerie intérieure. Un lavis aquarellé que nous montrera le jeune conservateur qui nous entraîne dans une visite pleine d'intérêt et d'humour nous permet d'imaginer la noble résidence des Lamoignon au milieu de ses bosquets.

La façade harmonieuse évoque une construction royale. L'absence d'escalier central nous surprend un peu. Nous apprenons que le perron initial a été remplacé par un balcon à l'impériale et l'accès de la maison relégué par là même dans les pavillons d'angle tandis que ses éléments en carton pierre étaient plaqués entre les fenêtres et que les combles se transformaient en belvédères.

Après la mort de Guillaume de Lamoignon au XVIII^e. siècle, le domaine passe à Joseph Duplex de Bacquencourt, neveu du héros des Indes et lui même Conseiller d'Etat et membre du Conseil des Finances du Roy. La fortune de sa femme, Jeanne de Nogue lui permet, dit-on, d'embellir la maison et d'assainir le parc. Les salons se remplissent de meubles à jeux, fauteuils, canapés, portraits. La bibliothèque s'enrichit de volumes qui illustrent le goût d'un homme de qualité, du siècle des Lumières.

Le maître de maison meurt sur l'échafaud en 1793, le château, saisi, frôle la démolition. Après Thermidor pourtant, il est restitué à Henry de Montesquiou dont la fille Rose épouse J. Th. Arrighi de Casanova que Napoléon nomme duc de Padoue. Devenu veuf, ce dernier vient vivre à Courson et confie l'agencement des jardins à un architecte-paysagiste qui a travaillé à la Malmaison, Berthault. Il crée une succession de vallonnements qui ont pour but d'intégrer la demeure au parc.

Arrighi de Casanova s'occupe des intérêts de la famille impériale ; il finit sa vie, gouverneur des Invalides. Son fils Ernest de Padoue, polytechnicien, restera toute sa vie, comme son père, attaché à l'Empire. Nous verrons tout à l'heure, un curieux meuble pyramide, plaqué d'acajou, surmonté d'un aigle aux ailes déployées qui en fait foi.

La fille d'Ernest, Marie de Padoue épouse un conseiller général et député de Seine et Oise, Maurice de Riquet de Caraman qui se désintéresse de la propriété.

Il faut attendre la génération suivante pour que le domaine reprenne vie. Les terrasses des pavillons d'angles se retransforment en combles Louis XIII. Ernest de Caraman, fils de Marie est un amateur passionné de jardins.

Les **Amis de Sceaux** retrouveront dans le parc la poésie des formes et des couleurs qu'ils avaient tant appréciée à la Vallée aux Loups...

Nous pénétrons plus avant dans le château et sommes impressionnés par la richesse du décor, dans le vestibule à l'italienne qui s'élève sur deux étages, avec ses chapiteaux ioniques, ses médaillons à l'antique, ses trophées sous un extraordinaire ciel en trompe-l'oeil de Denuelle, on imagine les invitées aux larges robes du Second Empire se penchant au dessus de la balustrade...

Le Salon vert évoque lui le style Louis XV. Plusieurs meubles portent l'estampille du grand menuisier Louis Delanois. Partout des parquets chevillés, des boiserie compartimentées abritent de précieux services de la Compagnie des Indes ... et de ravissants sièges couverts d'Aubusson. A noter une curieuse petite pièce entresolée réservée aux gardes. (probablement nains ?)

Nous allons maintenant voir la Galerie espagnole, honneur des châtelains de Courson. Les tableaux réunis par le duc de Padoue constituent une des plus importantes collections des années 1840-1850 en France. Les toiles du XVIII^e. siècle ont été conservées, par le fils Ernest de Padoue. Nous en retiendrons trois : *Le Christ au désert servi par les Anges* de Francisco Pacheco. Tout nous surprend :

- Le sujet d'abord, ce Christ attablé prêt à déguster les petits plats mitonnés par la Vierge (?) dans une cuisine céleste, apportés par des anges maniéristes copiés sur des gravures de la Renaissance, sous une pluie de fleurs jetées par des Amours selon le thème païen, sur fond de paysage profane.

- Le traitement ensuite : l'harmonie des couleurs raffinées, l'élégance des attitudes en contraste avec le réalisme des objets sur cette table à la perspective relevée. Cette toile pose la question au public : à qui ce Sévillan Pacheco, professeur de Velasquez souhaitait-il s'adresser ?

A côté de cette scène fantaisiste, *le Christ au tombeau* de Ribera, nous paraît encore plus poignant. Il abandonne sa tête sur l'épaule de St Jean tandis que Joseph d'Arimatee lui tient la main. La Vierge vit avec une intensité dramatique cet instant et nous communique son angoisse.

Et nous terminons par la petite Vierge d'Antolinez aux yeux pudiquement baissés, toute auréolée d'étoiles, draperies au vent, elle semble flotter dans l'infini au

milieu de ses angelots turbulents qui volettent autour d'elle pour mieux lui tendre les lys, les palmes, les fleurs autant d'attributs qui viendront parfaire sa joie d'"Immaculée..." telle que les peintres rocaille l'ont imaginée peut-être un peu dépourvue de substance religieuse !

Jeanine Baticle, grande spécialiste de la peinture espagnole, a dû prendre bien du plaisir à remettre en valeur cette galerie, à la demande de Monsieur et Madame Olivier de Nervaux-Loÿs et de Monsieur et Madame Patrice Fustier, descendants de Madame de Caraman qui ont su faire de cette aimable domaine un but de visite à recommander.

Micheline HENRY



VISITE du 10 décembre 1988

DECOUVERTE de la DOCUMENTATION
du MUSEE de l'ILE-DE-FRANCE

Le 10 décembre 1988, Monsieur Georges Poisson, Conservateur en chef du Musée de l'Ile-de-France, Inspecteur général des Musées, concrétisait les liens particuliers qui existent entre notre Société historique des **Amis de Sceaux** et le Musée en nous accueillant pour une visite toute spéciale.

Il nous faisait bénéficier tout d'abord de la mise en scène très joliment montée à l'occasion du Bicentenaire de la Révolution en nous entraînant dans une rue de Sceaux imaginée en 1789. Des mannequins de cire habilement costumés servaient cette cause : cabaretier vigneron appliqué à enfoncer son bouchon de paille, bourgeois appuyé sur sa canne, marchand d'oublies proposant ses gaufres, marchand de coco avec sa fontaine, arborent le ruban vert du 13 juillet 89...

La maquette du château connue de tous les Scéens était remplacée par une présentation de Sceaux à la veille de la Révolution ; le château apparaissait alors comme celui construit par Potier de Gesvres, agrandi par Colbert ; le domaine comprenait en outre l'Orangerie, actuellement en cours de restauration, où Louis XIV avait pu au cours d'un spectacle célèbre entendre l'Idylle de Sceaux et l'Idylle de la Paix de Racine et Lulli... Tout autour de la salle, quelques silhouettes : clefs de l'Ancien Régime :

- **Le duc de Penthièvre**, propriétaire du château figure en bonne place dans cette rétrospective. Un des plus nobles personnages du XVIII^e. siècle, mort en pleine Révolution, entouré d'estime, qui de sa retraite à Bizy avait accordé aux habitants de Sceaux la liberté de se promener dans le parc.

- Sa belle fille, **la Princesse de Lamballe**, tragiquement massacrée à la porte de la Prison de la Force dans le Marais et dont la tête au bout d'une pique fut promenée du Boulevard Beaumarchais jusqu'à la Tour du Temple, dans le but d'effrayer Marie Antoinette... (vision épargnée par un valet dévoué !)

- **Philippe Egalité**, qui a joué un rôle capital au début de la Révolution et dont le rôle a été diversement jugé. Ce personnage assez vil, très attiré par les femmes, le vin, les courses, qui a voté à la Convention la mort de Louis XVI, a séjourné souvent à Sceaux.

- **Camille Desmoulins**, qui a beaucoup vécu à Bourglala-Reine. Il a traversé la Révolution avec ce caractère primesautier d'un journaliste léger, mais a tout de même eu une grosse responsabilité, au coeur du bouillonnement d'idées qui s'élaboraient au Palais Royal dans la préparation des Etats Généraux et ce brave garçon, un peu naïf mais spontané, dira Monsieur Poisson, a tout de même appelé le peuple à la révolte avant d'être lui-même exécuté !

- **Palloy**, l'exalté "démolisseur de la Bastille", le patriote scéen dont la maison existe encore rue des Imbergères, qui a vendu pierre par pierre "le témoignage de l'architecture défensive du XIV^e. siècle" en le transformant en petit châteaux, dalles gravées, encriers, statuettes, en multipliant les petites bastilles en plâtre, en coulant des médailles avec les fers des prisonniers... personnage cocasse qui n'en finit pas moins ruiné, pourrait on dire, par excès de convictions !

- **Florian** en uniforme de garde national, qui avait inauguré ses fonctions de commandant de la Garde par un grand banquet à l'Orangerie, emprisonné au Couvent de Port-Libre à Port Royal, délivré le 9 Thermidor, mais en très maussade santé, il repose aujourd'hui dans notre Jardin des Félibres.

- **Un révolutionnaire** en tenue de "Sans culotte", avec son chapeau à cocarde et "sa carmagnole" (veste à pans arrondis) mise à la mode en France par les ouvriers piémontais.

- **Un garde suisse**, chargé de la garde du Roi, commandé dans notre région par le duc du Maine et logé chez l'habitant. Il existe encore une "Cabane à Suisse", à Chatillon. Certains d'entre eux ont contribué à l'expansion démographique dans les paroisses où ils étaient cantonnés. Témoin, une communication au "Colloque des Gardes Suisses" tenu en octobre dernier à Rueil (caserne classée) qui portait pour titre :



VISITE DU 10 SEPTEMBRE 1988

"L'apport des Suisses à la Constitution de la population d'Ile de France d'après les recherches des Sociétés Savantes..."

Un hommage a été rendu à ces vaillants défenseurs de l'alliance franco-suisse qui ont voulu résister à l'assaut des Fédérés venus de Marseille le 10 août 1792 et se sont fait massacrer dans les Tuileries après avoir déposé les armes comme le Roi lui-même leur en avait intimé l'ordre !

Monsieur Poisson invite les Amis de Sceaux à se pencher sur les vitrines abritant des documents intéressants :

- brevet de garde national, lettre de Palloy "patriote pour la vie", acte de décès du duc de Penthièvre, inventaire de sa cave étudiée par notre ancienne présidente, Renée Lemaître, papiers de Sceaux l'Unité, testament de la Princesse de Lamballe...

Avant de gagner l'étage, Monsieur Poisson entraîne maintenant notre groupe devant le tableau de Fr. de Troy *"La leçon d'astronomie de la duchesse du Maine"*, nouvellement entré au Musée, grâce au Conseil Général des Hauts de Seine et aussi aux nombreux souscripteurs qui ont répondu à l'appel lancé et dont les participations même modestes ont beaucoup ému la Conservation. Monsieur Poisson commente avec humour la présence de l'Abbé Genest au fond du tableau, tendant une lampe à Malézieux dont le nom se prêtait malencontreusement au jeu de mots.

Puis, dans la petite salle tendue du papier peint créé pour la Séance de délibération du Comité de Salut public aux Tuileries, et utilisé au Café Procope, nous reparlerons un instant de Lucile Duplessis et Camille Desmoulins ; et Monsieur Poisson, devant le buste de Condorcet, évoque le destin tragique du mathématicien, philosophe économiste et conventionnel français qui était venu mourir à la prison du District de Bourg la Reine, après s'être rendu suspect pour avoir demandé à l'aubergiste de Clamart une omelette de douze oeufs !- Monsieur Poisson conseille la lecture du livre de Mr. et Mme Badinter sur le sujet. Il nous abandonne maintenant aux mains de Madame de Meyenbourg qui dirige le Centre de Documentation.

Nous apprenons comment la presse est ici systématiquement dépouillée : bulletins municipaux, revues administratives, critiques d'art- les articles sont découpés soigneusement pour être collés sur bristol, accompagnés si possible d'illustrations.

Nous sommes aussi informés de l'existence d'une bibliothèque, ouverte, avec communication du fichier, du lundi au samedi.

Grâce à l'aimable collaboration de tout le personnel du Centre qui s'ingénie à satisfaire le public des consultants, on peut trouver ici toute une documentation sur les départements d'Ile de France : Hauts de Seine, Val de Marne, Val d'Oise, Essonne, Seine et Marne, Yvelines, Seine St Denis et Oise.

Les Amis de Sceaux, vivement intéressés par la visite particulièrement amicale conduite par Monsieur Poisson et Madame de Meyenbourg -et somme toute- très fiers du fonds réuni là dans leur commune, se promettent de revenir dans ce Musée de l'Ile de France, où ils se sentiront désormais un peu plus "chez eux" !

Micheline HENRY



Une rue révolutionnaire...
au Musée de l'Ile de France
Photo M. Henry

RAPPORT D'ACTIVITE DES AMIS DE SCEAUX

1987

Assemblée générale du 12 mars 1988

La neuvième assemblée générale de notre Association (depuis sa renaissance en 1979) s'est déroulée dans les locaux de la M.J.C. que son directeur, M. Defay avait mis aimablement à notre disposition.

M. Ringenbach, Maire de Sceaux, Conseiller Général, ainsi que M. Guldner, Maire honoraire, y assistaient.

Coopération avec les Associations :

Rencontre d'Aulnay

Des liens étroits existant naturellement entre Chantenay et Sceaux, nous avons invité nos adhérents à visiter la très intéressante exposition *Rencontres avec le passé : demeures des habitants* qui a eu lieu à Chantenay en juin.

Nous les avons également conviés aux concerts-divertissements-promenades organisés avec tant de bonheur, en septembre, au Val d'Aulnay (et ce, par une invitation personnelle).

Les Amis du Musée de l'Ile-de-France

Dès que nous avons eu connaissance du projet d'achat du tableau de De Troy : *La leçon d'astronomie de la duchesse du Maine*, nous avons aussitôt apporté notre soutien actif, proposant d'organiser une conférence sur la duchesse.

C'est M. Georges Poisson, Conservateur en chef du Musée de l'Ile de France, Inspecteur général des Musées, qui la donna à l'Orangerie de Sceaux, avec le succès que l'on sait. *Les Amis de Sceaux*, qui avaient aussi sensibilisé d'autres associations à ce sujet ont été spécialement remerciés pour leur action et leur

participation financière.

Dans le cadre des recherches entreprises, pour le bicentenaire de la Révolution française, une collaboration est amorcée entre notre société d'histoire locale et Mme Suzy Rozé, conservateur au Musée de l'Ile-de-France, chargée des jeunes des écoles et collèges.

Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France

Nous assistons régulièrement aux travaux de cette fédération dont nous sommes membre.

- Ainsi les 31 janvier et 1er février 1987, nous fûmes trois à assister au colloque sur l'administration locale en Ile-de-France. Un compte rendu en a été donné dans notre Bulletin n° 4. Le numéro spécial consacré aux Actes de ce colloque est à la disposition des personnes intéressées, au fonds local de la Bibliothèque Municipale où les *Amis de Sceaux* tiennent une permanence.

- Le 4 avril 1987, la *Société des Amis des poètes Roucher et Chénier* a tenu à Sceaux, au Pavillon de l'Aurore, un colloque sur Florian. M. René Pomeau * et M. Robert Garapon, deux de nos éminents membres, se partagèrent la présidence de cette journée.

Notre secrétaire générale Melle Thérèse Pila y prit une part active avec sa communication sur *Florian à Sceaux*. 20 de nos membres assistaient à cette séance et 5 se joignaient, le lendemain à la promenade-visite qui prolongea l'évocation de Florian aux châteaux d'Anet et de Bizy, où celui-ci avait séjourné.

- Le 13 juin 1987, la même Fédération invitait à une journée d'études à la Sorbonne, les chercheurs désireux de participer au Colloque de 1989, consacré à la *Révolution en Ile-de-France*. Deux d'entre nous, s'y rendirent.

* M. René Pomeau a été élu récemment à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, et nous lui renouvelons nos félicitations.

La Société Historique de Rueil-Malmaison

Un colloque sur les *Gardes-Suisses* (ces soldats recrutés par les rois de France depuis François Ier) aura lieu les 30 septembre et 1er octobre 1988.

Nous avons été plusieurs à assister à Rueil-Malmaison, aux réunions préparatoires et une synthèse des résultats de nos premières recherches a été remise à cette Société.

(Le duc du Maine, en tant que Colonel général des Suisses et Grisons, disposait de douze hallebardiers suisses et sa Maison, comme celles d'autres princes de sang, employait des suisses d'appartements).

Travaux :

La Révolution

A l'occasion du prochain bicentenaire, la municipalité nous a demandé une synthèse des recherches documentaires historiques sur les événements qui se sont déroulés dans notre ville sous la Révolution : ce travail devant servir de base, de schéma, aux différentes manifestations prévues à Sceaux, en 1989.

C'est chose faite, grâce à Thérèse Pila et Brigitte Lekieffe qui ont soigneusement dépouillé les délibérations des Conseils municipaux de l'époque, conservées dans les Archives de la Mairie.

Mais les *Amis de Sceaux* continuent à travailler, en vue du colloque sur *la Révolution en Ile-de-France*.

Plusieurs thèmes sont à l'étude :

- *Problèmes de subsistance*
- *les Biens nationaux*
- *Les Sociétés populaires*
- *Le Domaine*
- *Les Gardes-Nationaux*
- *Les fêtes*
- *L'église de Sceaux*
- *Les personnalités : Palloy, Desgranges, le duc de Penthièvre, Florian etc...*

Nous continuons de faire appel à tous ceux que telles recherches intéressent.

Si cela est possible nous avons en projet d'organiser une exposition et de rédiger un catalogue sur ce sujet. C'est l'occasion de rappeler deux événements importants qui ont déjà été l'objet d'études très poussées de la part de nos membres :

La Société propriétaire du jardin de la Ménagerie et des eaux de Sceaux par Mme Rambaud premier acte d'indépendance posé par les citoyens de Sceaux, en 1799, (voir bulletins n° 1 et n° 2)

et le *Bal de Sceaux* créé la même année dans le jardin de la Ménagerie, devenu lieu de promenade et de réjouissance après la destruction du grand domaine.

Près de deux siècles plus tard, les *Amis de Sceaux*, sous la présidence de Mme Renée Lemaître, proposèrent à la municipalité ce thème du Bal de Sceaux pour la fête patronale en 1981 et fournirent les documents nécessaires à la reconstitution historique (costumes, spectacles, etc...) Ils organisèrent en outre une exposition, rédigèrent un catalogue qui reste une source précieuse de documentation et réalisèrent un montage audio-visuel de 20 minutes (qui peut-être réutilisé).

La Manufacture de Faïence de Sceaux

Sceaux-Bourg-la-Reine, 150 ans de céramique : rares sont les scénés qui ne se sont pas rendus à l'Orangerie du Château de Sceaux, en 1986, pour admirer l'exposition dont Mme Ariès, Conservateur au Musée de l'Ile-de-France, a été le commissaire général.

L'histoire du bâtiment de la Manufacture de Sceaux, l'essor de l'entreprise, la succession de ses directeurs, la diversité des fonctions exercées par les ouvriers ont été l'objet de nombreuses recherches historiques : citons l'abbé Lebeuf, le Dr Thore, Advieille et près de nous, M. Georges Poisson (voir ses articles dans le catalogue de l'exposition).

De nouvelles recherches plus particulièrement orientées sur *l'histoire des terrains et des bâtiments*,

de 1733 à nos jours, ont été poursuivies par Mme Diana Copel, diplômée de l'Ecole du Louvre ; elle nous en donne la primeur dans le bulletin n° 4.

Visites

- Le 21 juin 1987, nous étions reçus par Melle Frémont dans sa propriété de Chatillon. Notre hôtesse, Conservateur honoraire à la Bibliothèque Nationale était mieux placée que quiconque pour nous retracer l'histoire de sa demeure dont l'origine remonte à la fin du règne de Louis XI.

Toujours guidée par elle, nous visitons ensuite l'ancienne *Folie Desmares*, construite au XVIII^e. siècle pour la célèbre actrice.

- *La Vallée aux Loups* a été ouverte au public à la fin de mai 1987, et c'est une chance d'avoir si près de nous, cette prestigieuse demeure sortie de l'oubli et restaurée, grâce à la volonté et la tenacité d'ardents défenseurs (citons, entre autres, M. Georges Poisson).

Sous la conduite de Mme Ferchaux, *les Amis de Sceaux*, le 24 octobre 1987, furent invités à mettre leur pas dans ceux de Chateaubriand et à visiter la maison où il vécut durant une dizaine d'années.

Il est amusant de noter que la première visite organisée par les *Amis de Sceaux* en 1925, fut : la Vallée aux Loups !

Le Dr Le Savoureux qui avait racheté la propriété et y avait installé une Maison de santé, en fut lui-même le guide.

Bulletin

Notre n° 4 paraîtra avant l'été ; si par erreur ou omission, des adhérents ne recevaient pas le bulletin, qu'ils veulent bien nous en excuser et le réclamer à notre permanence.

Merci à tous ceux de nos membres qui participent

ADIEU A HELENE FREMONT

à la rédaction de ce bulletin : à la M.J.C. qui accepte de le publier et à Gilbert Andriamahaléo qui y emploie toute sa compétence et son minutieux savoir-faire, à Viviane Monvoisin, enfin, qui est responsable de sa composition, et fait preuve de beaucoup de patience...

- Chaque fois que nous le pouvons nous fournissons un article au **Bulletin Municipal d'Information**, largement ouvert aux Associations par exemple :

- en février 1987, *l'Histoire de la poste* : le pittoresque et passionnant article de Melle de la Grandière.

- en juillet 1987, l'analyse du contenu de notre futur bulletin, ainsi que les manifestations en l'honneur d'Alain-Fournier.

Conférences

Thérèse Pila a accepté, lors de l'Assemblée générale de mars 1988, de nous faire profiter de ses recherches sur *Florian à Sceaux*. Elle a ému et conquis son auditoire en faisant revivre à partir de documents savamment dépouillés, ce poète sensible et inventif.

Cette causerie qui a clos notre réunion avant le pot d'amitié qui devait suivre, nous a laissés sous le charme de cet attachant personnage : pour un peu, en sortant de là, nous allions rencontrer son ombre, dans la rue qui porte son nom, près de la maison où il mourut...

Françoise PETIT

ADIEU A HELENE FREMONT

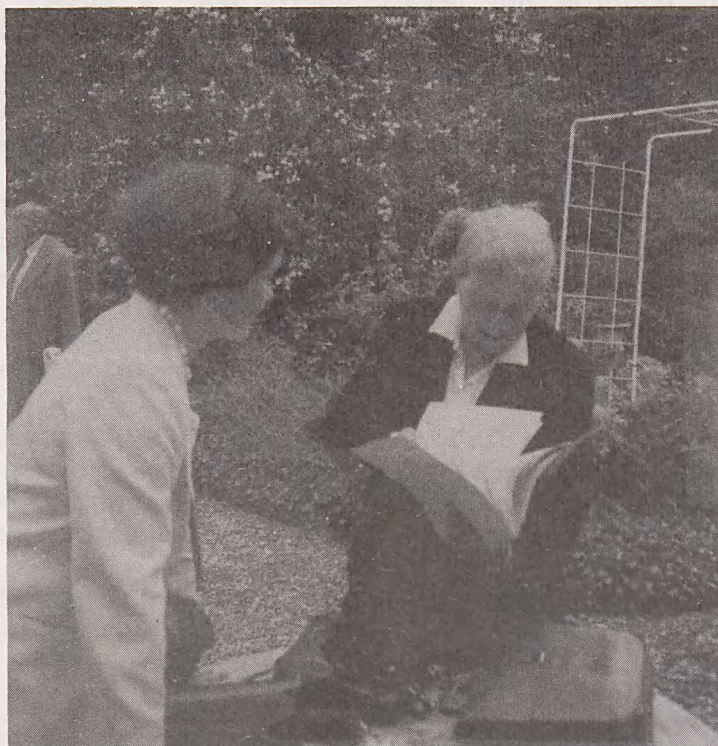
Hélène Frémont, membre des **Amis de Sceaux** est décédée à l'Hopital du Chesnay, des suites d'un accident de voiture, le 5 janvier dernier.

Elle habitait à Châtillon une propriété de famille, grande maison ancienne et admirable jardin qui avaient appartenu à l'ordre des Mathurins avant la Révolution et qu'elle s'efforçait de faire revivre.

A ses débuts, elle avait suivi les cours de l'Ecole des Chartes et en 1930, obtenu le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse sur la forêt de Saint-Germain.

Elle entra alors à la Bibliothèque Nationale, au service du catalogue où Julien Cain la remarqua. Il lui confia la "tranche Voltaire" du catalogue général Auteurs. Elle se jeta dans le travail. Cela dura près de cinquante ans. Il en résulta le "Catalogue Voltaire" (imprimé en 1978) que M. René Pomeau fit à la Bibliothèque Nationale et à Hélène Frémont l'honneur de préfacer.

Voltaire était son Dieu, mais il n'était pas seul : s'y ajoutaient Chateaubriand, Victor Hugo, Valéry, quelques autres dont elle rendait compte dans le "Bulletin du livre français". On lui donnait tout ce qui avait trait à la poésie, passion de sa vie.



Melle H. Frémont dans son jardin.
Visite des Amis de Sceaux, juin 1987
photo M. Henry

Elle quitta son appartement parisien en 1962 et vint habiter Châtillon *. Elle se consacra alors à l'histoire de sa commune et de la banlieue Sud. Elle écrivait dans les journaux locaux de remarquables articles auxquels elle n'attachait aucune importance et qu'il faudra redécouvrir.

A l'automne dernier, c'est elle qui choisit les textes sur les arbres d'Aulnay qui furent lus dans les bois de la propriété Thévenin à Chatenay Malabry, lors des divertissements-promenades du festival du Val d'Aulnay.

Elle venait souvent travailler à la Bibliothèque Municipale de Sceaux, qu'elle appréciait. Souvent aussi, elle prit part à nos réunions. Elle intervenait parfois.

Pour les **Amis de Sceaux** sa disparition est irréparable.

Colette MEUVRET

MONSIEUR ANDRE RAMBAUD

Monsieur André Rambaud, Ingénieur agronome, Inspecteur général de la Caisse de Crédit Agricole, Chevalier de la Légion d'honneur, président du Comité d'entraide des membres de la Légion d'honneur de Sceaux, est décédé le 28 octobre 1988.

A notre amie Jacqueline Rambaud, son épouse, archivistesse paléographe, vice-présidente de notre Association où elle oeuvre avec toute sa compétence, nous exprimons notre profonde sympathie.

Monsieur Rambaud était souvent présent à nos manifestations, et nous garderons de lui le souvenir d'un homme affable et cordial.

* voir article du Bulletin n° 4 p. 51 : commentant la visite des Amis de Sceaux en sa propriété.

ADIEU A HELENE FREMONT

Elle quitta son appartement parisien en 1962 et vint habiter Coblentz. Elle se consacra alors à l'écriture de sa chronique et de la parution. Elle écrivait dans les journaux locaux de nombreuses articles aux- dans elle travaillait avec importance et elle fut redécouverte.

LES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Extrait des statuts

ARTICLE II

La Société **Les Amis de Sceaux** a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux Assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrement, reproductions, etc...

I.S.S.N. : 0758 - 8151

Directrice de publication : Françoise Petit

Impression : La nouvelle impression scéenne

4, rue Pasteur

92330 SCEAUX

Bulletin d'adhésion aux Amis de Sceaux

Bibliothèque Municipale, 7 rue Honoré de Balzac 92330 SCEAUX

NOM :

Prénom :

Adresse :

Tél :

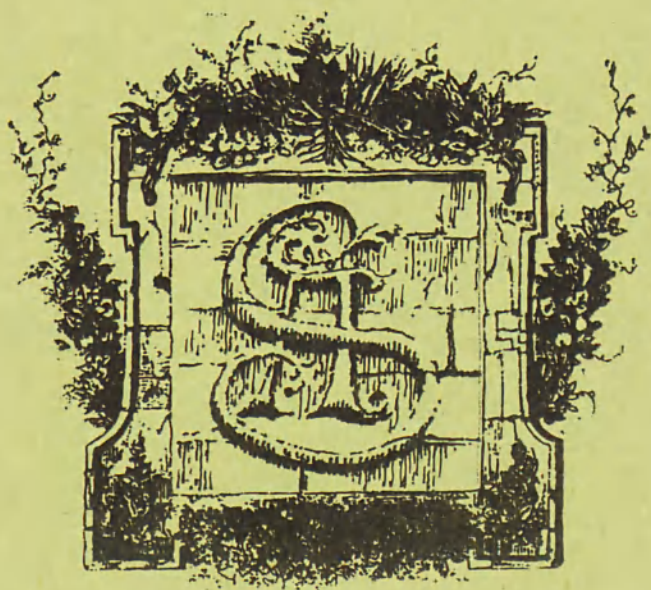
Profession :

Membre actif : 70 F
100 F par couple

Membre bienfaiteur
à partir de 150 F

Facultatif :

Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale OUI NON
Peut communiquer des documents ou répondre à un interview OUI NON



NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .